

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

V

L'antiquité, en violant le pacte originaire par lequel le Créateur avait promis son assistance à la créature en faute pourvu qu'elle demeurât fidèle à son culte, s'était virtuellement condamnée aux ténèbres, à la ruine et au dérèglement des passions. Entre Dieu et elle, elle voulut mettre un abîme, et aussitôt sortit de son sein le paganisme, monstre qui devait la dévorer. Son aveuglement fut profond, son mal incurable. L'Être Suprême l'avait laissée en proie à son sens réprouvé, et elle ne s'arrêta qu'après avoir parcouru en entier le cercle de la dégradation et de l'erreur. Il était temps que le Messie vînt paraître. Plus de respect, plus de vertu, plus de foi, plus d'espérance sur la terre, où le mal, triomphant, avait établi son empire, et qui était devenue le réceptacle de toutes les misères humaines.

Or, que se propose le Fils de Marie ? Quels sont ses projets en quittant l'atelier où il a vécu trente ans du travail de ses mains ?

Ses projets sont immenses, gigantesques, inouïs ; ils semblent tels qu'un homme, eût-il toute la sagesse des philosophes, toute la puissance de César, et plusieurs siècles de vie, manquerait encore de temps, de génie et de force pour les réaliser.

S'élevant au-dessus des préjugés et des opinions, embrassant d'un regard le passé, le présent, l'avenir, il se propose de changer radicalement la face du monde moral, de détruire les cultes et les sacerdoces existants, d'inculquer à tous, civilisés ou barbares, sages ou ignares, les principes immuables qui doivent présider à leurs sentiments et à leurs actions, avec la connaissance et l'amour du vrai Dieu, et de les faire tendre ainsi à une perfection plus qu'humaine. Son dessein est de fondre tous les peuples dans une vaste unité en les réunissant par le lien sacré d'une même foi, sous les

lois d'une religion unique, dont il sera le fondateur et le chef perpétuel, de sorte qu'il n'y aura plus sur le globe qu'un seul troupeau et un seul pasteur, *unum ovile et unus pastor* ; et cela, pour opérer la régénération de l'humanité en la délivrant des superstitions monstrueuses qui ont fait trop longtemps son déshonneur, son désespoir et sa ruine.

Cette idée, la plus sublime, la plus sainte qui se pût concevoir, jetée à la face d'un monde d'épicuriens et d'esclaves comme une contradiction et une censure, n'ayant pour tout organe qu'un humble artisan d'une pauvre bourgade d'un pays conquis, pouvait-elle être autre chose, aux yeux de tous, que la plus impraticable des utopies ?

Pareille idée n'était jamais entrée dans l'esprit de personne ; rien n'avait été tenté dans ce sens ; et pourtant, à peine Jésus a-t-il commencé la poursuite de cette entreprise si difficile de sa nature et si dangereuse pour son auteur, qu'il se tient sûr de la mener à bonne fin. Il ne doute nullement du succès, quoique tout paraisse se conjurer contre lui et lui présager qu'il échouera sans ressource et sans gloire, de même que tant de rêveurs séduits aussi par la grandeur de leur but.

Cette assurance ne l'abandonne pas même en face de la mort, qui dévore toutes les ambitions et engloutit tous les projets humains.

Loin de là, c'est de sa mort qu'il attend avec une confiance inaltérable l'entière réalisation de son œuvre. C'est après elle qu'il fera ses miracles les plus signalés, qu'il enverra chez toutes les nations ses disciples chargés de faire connaître sa doctrine et son nom en leur communiquant son esprit, et qu'il établira son règne éternel dans les âmes en lui donnant pour fondement les services, la reconnaissance et les bienfaits. C'est elle qui sera le principe de la restauration universelle des hommes et des choses, le point de départ d'une ère nouvelle aussi fertile en progrès et en fruits de salut que l'ère antique a été féconde en éléments de corruption, de décadence et de servitude. C'est d'elle que vivront les générations futures renouvelées dans leur source, réintégrées dans la noblesse et l'excellence de leur nature primitive par la vertu purifiante du baptême et les mérites de la rédemption du Calvaire. C'est elle qu'elles invoqueront en leurs effusions pieuses et leurs besoins pour obtenir la plénitude de cette vie surnaturelle de la grâce qui efface les souillures, et rend capable de sacrifices et d'efforts pour le ciel. Elle deviendra en importance le premier des événements de l'histoire, le fait générateur d'une époque supérieure à celles qui l'ont précédée, et il faudra y remonter comme à la cause qui a produit la civilisation moderne avec ses

merveilleux développements dans l'ordre matériel et moral, dans toutes les branches du savoir et de l'activité humaine.

Le supplice qu'il sait lui être destiné, ne l'émeut ni ne l'épouvante ; il en parle d'avance avec calme, sans amertume et sans abattement ; il s'y prépare par la prière dans la solitude comme au plus grand œuvre de sa carrière terrestre. Il est venu en effet racheter la race perdue d'Adam de l'asservissement de l'erreur et du mal ; il offrira en rançon son propre sang accepté par son Père, chacun recouvrera, grâce à lui, la liberté avec l'empire sur soi-même, et ce sera la fin de la dégradante domination de Satan qui, en lui ravissant son domaine sur l'être qu'il avait voulu créer à son image, a en quelque sorte rendu cette immolation nécessaire pour restaurer l'ordre dans la création.

La croix, qui doit être le terme de ses travaux, le dernier mot de la justice humaine à son égard, est donc pour lui le gage et le commencement du triomphe.

Voilà ce qu'il annonce simplement dès l'aurore de sa vie publique, sans chercher à faire illusion sur le but mystérieux où il tend.

Ce plan, digne de la Divinité par son originalité sublime, mais d'une exécution impossible à tout autre qu'à elle, est depuis une longue période un fait accompli. Celui qui l'avait conçu, haï, méconnu partout où il promené ses malheurs et son génie, rassasié d'opprobres et finalement trainé au Golgotha comme un vil criminel, est aujourd'hui comme Dieu aimé, béni, adoré, invoqué dans toutes les régions de l'univers. Quel étrange changement ! Où en est la raison ? Et par quels moyens s'est-il effectué ?

Dans tout le cours de ses prédications et de son enseignement doctrinal, Jésus-Christ s'est affirmé le Christ des prophètes, le Fils de Dieu descendu du ciel pour instruire et sauver les âmes. Cette affirmation de lui-même, cette apothéose de soi par soi, sans exemple dans les âges historiques, publiée hautement en plein siècle d'Auguste, au moment où la philosophie brillait du plus vif éclat, où les lumières envahissaient la nuit du paganisme, où le judaïsme, battu en brèche par la science, se divisait en plusieurs sectes de raisonneurs et de sophistes, exigeait des preuves d'un caractère bien extraordinaire pour écarter d'abord tout soupçon d'imposture. Jésus les fournit si multiples, si éclatantes, si persuasives, si conformes à la sublimité de la mission qu'il s'était attribuée aussitôt après sa retraite préparatoire au désert, qu'elles ne laissèrent à l'incrédulité ni prétextes, ni excuses. Vainement celle-ci s'efforçait-elle d'en affaiblir le poids par des fables, des suppositions mensongères, des épreuves de toutes sortes, par le raisonnement et la

raillerie, ses efforts ne servirent qu'à la confondre davantage et à revêtir du sceau de la certitude l'évidence d'où ressort la divinité de Jésus-Christ et de la religion qu'il est venu fonder dans l'humanité.

Bien avant la venue de l'Homme-Dieu, les Juifs possédaient son signalement : Jéhovah, dit un apologiste, avait employé quatre mille ans à l'écrire. Or, il était prédit que le Messie serait envoyé lorsque le sceptre sortirait de Juda : et c'est sous le règne d'Hérode, étranger au sang d'Israël et tributaire des Romains, que Jésus-Christ vient au monde. Il était prédit que le Messie serait immolé au bout des soixante-dix semaines d'années à partir de l'édit du roi de Perse pour le rétablissement de Jérusalem, et juste quatre cent quatre vingt-dix ans après l'ordonnance d'Artaxerce, qui mit fin à la captivité de Babylone en commandant aux Hébreux de s'en aller rebâtir la ville sainte, Jésus-Christ est crucifié sur la montagne du Calvaire. Il était prédit que le Messie verrait le jour à Bethléem, et ce fut effectivement en ce lieu, dont il ne reste plus qu'un glorieux souvenir, que Jésus-Christ est né à l'heure solennelle, également marquée d'avance par les oracles de Dieu, où les aigles romaines, universellement triomphantes, reposaient en paix dans leur aire, si grande qu'elle touchait de ses bords les limites du monde connu. Il était prédit que le Messie serait de la race royale de David, et qu'il s'incarnerait au sein d'une vierge ; Jésus-Christ a pour mère Marie, la virginale épouse de Joseph, et compte le Prophète-Roi au nombre de ses aïeux. Il était prédit que le Messie pénétrerait dans le second temple ; Jésus-Christ s'y est montré plusieurs fois, il y a enseigné, et peu de temps après sa sortie miraculeuse du sépulcre, ce temple qui avait été élevé sous les ordres d'Esdras et de Zorobabel, fut dévoré par les flammes, au milieu des horreurs du siège de Jérusalem où les Juifs déicides commencèrent cette longue expiation qu'ils n'ont pas encore cessé de subir, et malgré les soins de Titus qui aurait voulu le conserver pour immortaliser sa victoire.

Il était prédit que le Messie serait précédé par un homme inspiré qui lui préparerait les voies, exhortant le peuple à la pénitence, l'initiant à la science du salut en vue de l'avènement prochain du "Désiré des nations" qu'il devait signaler ; Jean-Baptiste a exercé cet auguste ministère, et Jésus-Christ reçut de son précurseur ses premiers disciples. Il était prédit que le Messie établirait une nouvelle alliance plus parfaite que l'ancienne, et que sa loi succéderait à la loi de Moïse pour durer aussi longtemps que le monde ; Jésus-Christ apporta l'Évangile qui a remplacé la législation mosaïque, et par sa médiation souveraine, a réconcilié le genre

humain avec Dieu. Il était prédit que le Messie serait un personnage puissant en paroles et en œuvres, qu'il chasserait les démons, guérirait les malades, rendrait aux infirmes l'usage de leurs membres, rappellerait des morts à la vie : Jésus-Christ agit en maître de la nature, son existence tout entière fut un prodige ; il étonna les docteurs par la sagesse de ses discours, par l'abondance et le caractère bienfaisant de ses miracles, il s'est fait véritablement la providence visible des malheureux. Il était prédit que le Messie serait sujet à la douleur, renié par les Juifs, livré par un des siens, vendu pour quelques deniers à ses compatriotes qui l'outrageraient et le mettraient à mort : la passion de Jésus-Christ s'est réalisée précisément de la manière et avec les circonstances décrites par les prophètes. Il était prédit que le Messie réunirait en sa personne divine les deux natures, et qu'il surgirait miraculeusement d'entre les morts : le troisième jour après son crucifiement, Jésus-Christ est sorti vivant du tombeau où on avait déposé son cadavre ; ses apparitions réitérées attestent pleinement le fait de sa résurrection qui, étant prouvée, démontre tout à la fois l'humanité et la divinité du Christ. Le Dieu qui ne saurait mourir ressuscita l'homme mort sur la croix. Il était prédit que le Messie serait un rédempteur et un sauveur : Jésus-Christ a rempli ce but, il a assumé ces titres qui ne conviennent qu'à lui et restent indissolublement liés à son nom. Il était prédit que le Messie détruirait l'idolâtrie, convertirait au Seigneur l'Orient et l'Occident, que son règne s'étendrait rapidement par toute la terre pour ne plus finir : la religion fondée par Jésus-Christ a arraché l'univers aux faux dieux, et l'a remis en possession du Dieu véritable, qui, depuis, n'a pas cessé de recevoir le culte qu'il mérite.

Voilà, entre beaucoup d'autres, quelques-uns des traits prophétiques de cette grande figure du Messie qui remplit, pour ainsi dire, toute l'histoire du peuple de Dieu. En comparant l'original au portrait tracé d'avance dans les Ecritures qui sont aux mains des ennemis du Christianisme, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Celui qui est venu il y a dix-huit siècles, était bien réellement Celui qui devait venir. L'obstination inflexible de ceux qui l'ont méconnu, leur dispersion, leur châtement perpétuel et leurs malheurs, sont autant de faits qui déposent en faveur du Christ et le proclament le Messie promis et attendu par leurs pères.

Pour convaincre les Juifs, Jésus-Christ avait pour lui le témoignage des Prophètes ; il eut, pour convaincre les Gentils, le témoignage des Apôtres, qui périrent dans les supplices plutôt que de traire ou de trahir la vérité sur son compte.

La foi chrétienne, annoncée par eux, fit des progrès si rapides

que vingt-sept ans après le drame funèbre du Calvaire, lors de l'incendie de Rome sous Néron, la capitale de l'Empire était pleine de chrétiens, et que César, tremblant déjà pour ses idoles, commençait à se baigner dans leur sang. Partout se fondent des églises, à Jérusalem, à Ephèse, à Philippes, à Thessalonique, à Corinthe, à Antioche, à Rome, dans l'île de Crète, la Galatie, le Pont, la Cappadoce, la Bythinie. Le Christianisme était à peine né qu'il achevait, sous la conduite des Douze, la prise de possession du monde.

Où est l'incrédule qui nous expliquera ce prodige comme un fait purement naturel ? Cela reste à jamais inexplicable si Jésus-Christ n'est pas Dieu, si les Apôtres ne sont pas les ministres et les envoyés de Dieu ; à moins que l'histoire elle-même ne soit qu'une série d'impostures, une suite d'événements sans causes, sans liaison, sans portée, une fiction insensée, le rêve abominable et désespérant d'un démon ! Or, l'histoire, qui est la mémoire vivante des siècles, ne fait que raconter le passé, et ce serait un acte de démente que de récuser son autorité quand toutes choses l'appuient et la confirment.

« Ici, se présentent trois choses incroyables, observe St. Augustin. Il est incroyable que le Christ soit ressuscité ; il est incroyable que le monde l'ait cru ; il est incroyable que ce soit quelques hommes ignorants et de la lie du peuple qui aient persuadé ce fait à tous, même aux savants. De ces trois choses incroyables, nos adversaires refusent de croire la première ; ils voient la seconde de leurs yeux, et ils ne peuvent dire comment elle s'est faite, à moins d'admettre la troisième. »

« La résurrection du Christ est publiée, crue dans le monde entier ; si elle n'est pas croyable, pourquoi l'univers la croit-il ? Si un grand nombre de savants et d'hommes distingués s'étaient donnés pour témoins de ce prodige, il serait moins étonnant que le monde les en eût crus, et je ne vois pas pourquoi on refuserait aujourd'hui de les croire. Mais si, comme il est vrai, le monde a cru sur le témoignage d'un petit nombre d'hommes obscurs et ignorants, comment se trouve-t-il encore des entêtés qui ne veulent pas croire à ce qu'a cru le monde entier ? Celui qui, pour croire, demande de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige monstrueux, puisqu'il résiste à la foi de l'univers.... Si on ne veut pas croire que les Apôtres eux-mêmes aient opéré des miracles en preuve de la résurrection de Jésus-Christ, ce grand miracle suffit à notre foi que toute la terre ait cru sans miracles. »

Dix-huit siècles de persécutions, de gloire et de triomphes pour

l'Eglise prêtent une force invincible à cette argumentation de l'illustre évêque d'Hippone.

Le Christ n'est ni un philosophe, ni un héros de roman, ni un législateur dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot, ainsi que plusieurs l'ont représenté soit par ignorance ou défaut de jugement, soit par amour du paradoxe ou par manque de sentiment religieux. Le Christ n'est pas non plus un idéal conçu par les chrétiens primitifs, embelli, transfiguré, déifié à l'envi par les générations successives qui lui ont adressé leur prière et lui ont gardé leur amour. Le mythe et la légende n'ont rien à démêler avec lui.

Le Christ est un personnage historique qui a vécu, agi et souffert au milieu des hommes de son temps, au plus bel âge de la civilisation antique, dans une des provinces qui étaient en rapports continuels avec Rome, le centre de l'ancien monde. Il y a même des historiens profanes, entr'autres Tacite et Josèphe, qui l'ont mentionné dans leurs annales; dans les siècles plus près de lui, nul n'a jamais révoqué en doute son existence. Les plus ardents ennemis du Christianisme, tant juifs que païens, admettaient la réalité manifeste de son auteur: ils ne contestaient pas qu'il eût accompli des miracles. C'est seulement depuis que, sans tenir compte des faits les plus évidents et les mieux constatés, on cherche à tout expliquer par des hypothèses plus ou moins prétentieuses, que l'on veut ôter à l'Homme-Dieu sa personnalité, lui ravir à la fois la divinité et l'humanité pour en faire un être fabuleux, une sorte de héros mythologique, une ombre, un fantôme, un je ne sais quoi qui n'aurait plus de nom dans les langues humaines. Il est étonnant qu'une tentative aussi folle n'ait pas échoué de suite par le ridicule.

Quiconque s'obstinerait à nier que César ait existé, serait regardé avec raison comme un maniaque ou un visionnaire indigne d'attention. Et pourtant, le conquérant des Gaules a-t-il laissé derrière lui autant et de si larges traces de son passage que le vainqueur de l'idolâtrie, le fondateur de l'Eglise? Où sont les travaux de César? Et que sont devenus ses conquêtes et ses arcs-de-triomphe?

Je regarde, et ne vois pas même une pierre ou une ruine qui ait conservé son empreinte. Oui, César est mort tout entier!

En est-il de même de Jésus-Christ?

Pour répondre, il n'y a qu'à jeter les yeux sur le globe et l'histoire: l'univers et l'histoire sont pleins de Jésus-Christ.

Où est le monde d'Alexandre, ou celui de César?

Le monde de Jésus-Christ les a remplacés, et il s'étend bien au-

delà de ces colonnes d'Hercule que l'ignorante antiquité croyait avoir fixées aux frontières mêmes du globe.

On dit que César est tombé au sénat sous les poignards des conjurés. Mais où sont les poignards ? Où est le sénat ?

Jésus, lui, a été élevé sur une croix au sommet du Golgotha. Cette croix, on la possède encore après dix-huit cents ans de vicissitudes et de révolutions qui ont tout emporté. On la vénère, on l'honore ; les fragments en sont dispersés dans toute l'étendue de la chrétienté.

La montagne, ébranlée jusque dans ses fondements, sillonnée en tous sens par le travail étrange qui s'opéra à la mort du Christ, témoigne encore par son aspect tout à fait singulier de la vérité du prodige. De savants voyageurs attestent que le rocher du Calvaire n'est pas fendu naturellement, mais d'une manière évidemment surnaturelle, et que nulle part ailleurs ils ne s'est rencontré quelque chose de semblable. " Si je voulais nier, a dit St. Cyrille de Jérusalem, que Jésus a été crucifié, ce mont du Golgotha sur lequel nous sommes présentement assemblés me l'apprendrait."

Le soleil s'était étrangement obscurci, les ténèbres s'étaient répandues sur la face de la terre, et la terre elle-même avait tremblé profondément sur ses bases au moment où l'Homme-Dieu expira ; or, il se trouve que des auteurs profanes, notamment Phlégon et Thrallus cités par Eusèbe, ont parlé de cette épouvante de la nature ; l'éclipse, selon leur témoignage non suspect, fut considérée un phénomène inexplicable, parce qu'elle survint au temps de la pleine lune, et ils l'ont rapportée à l'année même du supplice de Jésus-Christ. Tertullien assure que ces choses furent connues à Rome et consignées dans les registres publics.

En vain chercherait-on le monument funèbre de César : les siècles en passant l'ont effacé du sol, et celui qui avait conquis un empire, n'a pu même conserver un tombeau.

Mais les siècles ont respecté le sépulcre glorieux de Jésus-Christ, l'Europe s'armait naguère pour aller y prier et le délivrer des mains des infidèles.

Néanmoins, nous ne mettons pas en doute la réalité historique de César ; mais comment pourrions-nous douter un instant de l'existence encore plus certaine de Jésus-Christ ?

Les Juifs, exécutant eux-mêmes la sentence marquée à chaque page de leurs Livres sacrés, ont chargé de malédictions et d'outrages le Messie qui s'offrait à eux pour les arracher à l'esclavage du péché, bien autrement funeste que la servitude des Romains qu'ils avaient d'ailleurs méritée par leurs excès et leurs divisions. Leur fausse interprétation des Prophètes et les idées de domination

dont ils étaient imbus, leur faisaient croire contre tout principe religieux que le Christ, dont ils attendaient le prochain avènement, serait un roi temporel qui les rendrait maîtres des pays infidèles. Ils voulaient voir en lui un conquérant, et non un apôtre, un triomphateur des Gentils, et non un martyr de son amour pour les hommes, tant ils étaient devenus grossiers et charnels au contact des idolâtres. Leurs désirs et leurs pensées ne s'étendaient plus guère au-delà des horizons matériels de cette vie, et ils avaient perdu la notion des choses spirituelles qui n'étaient, pour la plupart d'entre eux, que de stériles abstractions. S'arrêtant au sens littéral, ils n'apercevaient point et ne pouvaient plus concevoir le sens mystique des prophéties qui leur présageaient un sauveur.

Mais après tant de miracles, après tant de témoignages décisifs de sa divinité, ne devaient-ils pas se soumettre à l'évidence et cesser de douter ? Ne devaient-ils pas abandonner leurs chimériques espérances de conquêtes pour se rallier sous l'étendard pacifique de l'Homme-Dieu ? Pouvaient-ils ignorer qu'en le condamnant au supplice, eux-mêmes se condamnaient à périr, avilis et abhorrés comme nation ?

Leur entêtement invincible et leur haine d'un caractère vraiment satanique firent déborder la coupe de la vengeance divine. Ils s'étaient écriés dans leur abominable délire : *« Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !..... »* Et ce sang, fertile en bienfaits pour les autres, principe de la régénération universelle, est retombé sur eux en torrent de malheurs et d'opprobres. A peine l'eurent-ils cloué sur le bois infâmant de la croix qu'ils commencèrent à subir la peine de leur déicide, et ils disparurent de l'histoire où ils avaient joué un rôle si éminent, tandis que Lui y faisait son entrée triomphante !

Jérusalem s'est écroulée avec les débris de son temple, et la désolation est assise sur ses ruines ; depuis plus de deux mille ans, les oracles se taisent ; un culte plus spirituel et plus pur a remplacé l'économie mosaïque ; les sacrifices judaïques ont cessé, et les enfants d'Israël ont été balayés comme une poussière immonde aux quatre vents du ciel. Partout, du couchant à l'aurore, des prêtres, qui ne sont pas de l'ordre d'Aaron, immolent sur nos autels la victime expiatoire annoncée par le dernier des Prophètes ; les prophéties sont réalisées, les mystères consommés, et la religion, que les unes ont prédite, que les autres ont fondée, est crue, pratiquée dans tout l'univers. Jéhovah a scellé du sceau mystérieux le Livre qu'ont rempli sous sa dictée les hommes providentiels de l'ancien et du nouveau Testament. Cependant, le Juif, témoin de tous ces prodiges, attend encore l'événement accompli. Debout,

le blasphème sur les lèvres, au milieu des peuples qui chantent le cantique éternel : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, de temps en temps il tourne un regard désespéré vers l'Orient, berceau de ses pères, où se sont opérés tant de merveilles de miséricorde à son égard, où ont retenti les promesses, et où il est maintenant étranger. Il prête l'oreille à tous les bruits de la terre et des cieux : mais la voix de Jéhovah ne se fait plus entendre. Il n'y a plus rien au Sinäï, plus rien dans la morne solitude de la cité déicide qu'un tombeau vide, attestant que Celui qui lui avait été promis est venu !

F. X. DEMERS.

(a continuer)

DEUX ROMANS DE M. MARMETTE

FRANÇOIS DE BIENVILLE.—LE CHEVALIER DE MORNAC.

Les romans exercent de nos jours une influence plus grande qu'à toute autre époque, tant sur les mœurs que sur la littérature ; ils sont la principale lecture de la jeunesse qui y cherche et des principes et des leçons de goût. Aussi est-il du devoir de la critique de s'en emparer, d'en étudier la portée morale, d'en examiner le style et de prémunir ceux qui entrent dans la carrière de romancier contre des écarts regrettables, soit dans la conception, soit dans l'exécution de leurs ouvrages.

C'est une tâche difficile de rendre compte avec impartialité d'un livre canadien. Un auteur peut être ridicule ou immoral, faire des vers durs comme ceux de Chapelain, écrire en prose sans respect du bon sens ni de la grammaire, tout lui est permis : on ne le lit pas, mais on l'applaudit. Un journal complaisant le proclame grand homme, l'appelle notre Musset, notre Nodier, notre Longfellow, et voilà une gloire établie. De timides protestations commencent toutefois à se faire entendre : on ose juger autrement que la presse et avouer en public qu'un ouvrage ennue, en un mot la critique parle, mais en usant encore de beaucoup de ménagements.

A la demande de plusieurs amis j'élève la voix à mon tour, et je vais essayer de donner une analyse sincère de quelques-uns de nos romans. Je m'occuperai d'abord des œuvres de M. Marmette, notre romancier le plus connu.

Après avoir publié *Charles et Eva*, nouvelle déjà oubliée, M. Marmette, à l'instar de Walter Scott, s'est jeté dans le roman historique, et, depuis 1870, il a donné successivement *François de Bienville*, *l'Intendant Bigot*, *La Fiancée du Rebelle* et *le Chevalier de Mornac* ; le premier et le dernier de ces romans seront l'objet de la présente étude.

Donnons d'abord une courte analyse de *Bienville*. Les scènes se passent en 1692 à Québec, pendant le siège de cette ville par Phips. François de Bienville aime Marie-Louise d'Orsy, qui le paie de retour. A l'ordinaire, survient un amoureux dédaigné qui gâte le bonheur des amants : c'est John Harthing, Anglais de Boston, qui, ayant vu un jour Marie-Louise évanouie, l'a trouvée si belle qu'il en est devenu tout de suite passionnément épris. En Française de cœur, mademoiselle d'Orsy a refusé ses offres, et Harthing a juré de la posséder à n'importe quel prix.

Officier sur la flotte anglaise, son étoile le conduit à Québec à la suite de Phips ; aidé d'un sauvage iroquois, *Dent-de-Loup*, il se ménage des intelligences dans la place ; bientôt envoyé comme parlementaire auprès du gouverneur, il s'introduit de nuit dans la demeure de mademoiselle d'Orsy, lui renouvelle sa demande avec des menaces terribles, et l'enlève après avoir garrotté et baillonné Bienville qui était accouru au secours de sa fiancée.

La pauvre jeune fille échappe aussitôt à son ravisseur, et le romancier, pour punir ce félon, le précipite d'abord en bas du cap, mais sans le tuer, puis il le noie sur les battures de Beauport et l'abandonne quand déjà " le flot victorieux va triompher à jamais de lui," mais il le repêche cinq ou six chapitres plus loin, et lui fait enfin donner la mort par Bienville dans un combat à Beauport.

Délivré de ce farouche ennemi, les deux fiancés vont pouvoir unir leurs destinées ; quand Marie-Louise, pour sauver son frère mourant, fait vœu de chasteté et prend le voile. Bienville désespéré ne cherche plus que la mort, et il la trouve au champ.

Tel est ce roman dont la fable est, comme on le voit, peu compliquée ; aussi l'intérêt du lecteur ne repose-t-il pas sur les amours de Bienville et de Marie-Louise, qui ne sont du reste sérieusement entravées qu'au dénouement de l'ouvrage par l'entrée en religion de mademoiselle d'Orsy ; il repose plutôt sur le siège même de Québec dont l'auteur raconte avec entrain les diverses péripéties. Il mêle habilement ses héros à toutes les événements, et, sans les perdre de vue mais plutôt en les suivant dans leurs aventures, nous assistons à tous les faits dont nous parle l'histoire, à la réception du parlementaire envoyé par Phips, aux combats, aux actions héroïques accomplies par nos ancêtres. La société de cette époque défile sous nos yeux, surtout la grande société ayant à sa tête son illustre chef, le comte de Frontenac, et parfois le peuple nous est montré dans des scènes animées où le véritable caractère canadien se dessine franchement ; le coureur des bois aventureux, le colon demi-soldat, le Huron, l'Iroquois y jouent leur rôle à côté du bon bourgeois de Québec.

Les personnages sont présentés sous des couleurs naturelles, et sauf Harthing, dont la figure odieuse manque un peu de vérité, ils ne ressemblent guère aux héros ordinaires des romans. Les caractères de Bienville et de Marie-Louise sont tracés avec beaucoup de fraîcheur, et on a du plaisir à voir qu'ils s'aiment à la manière de tout le monde et sans faire trop de phrases. Bienville est brave sans forfanterie, amoureux sincère sans affectation, comme l'on aime à se figurer les preux de cette époque; Marie-Louise est tendre, fidèle, dévouée, sans être précieuse, et sa douce figure contraste agréablement avec les figures guerrières auxquelles elle se trouve mêlée.

En somme, ce premier roman de M. Marmette est charmant : l'intrigue qui manque est remplacée par des récits de bataille, par des drames dont l'histoire a fourni le sujet. Le style est simple, sauf en certains endroits, comme nous le verrons plus loin. C'est un ouvrage qu'on lit sans fatigue et qui ne laisse que d'agréables souvenirs et de douces impressions.

Passons maintenant au *Chevalier de Mornac*.

Les événements racontés dans ce dernier livre ont lieu en 1664, et le but de l'auteur est de nous faire connaître les mœurs canadiennes à cette époque, et surtout les coutumes barbares des Iroquois, leurs guerres terribles, leurs ruses, leur cruauté envers les prisonniers.

Le chevalier de Mornac est le héros du roman. C'est un Gascon bravache, unissant l'outréculance des enfants de la Garonne à la forfanterie castillane, et grand joueur; c'est du reste un garçon plein de belles qualités; il frise les bouts de sa moustache et porte avec aisance un habit râpé, son port est digne et son geste d'une majesté que peuvent seuls comprendre, d'après M. Marmette, ceux qui connaissent M. Faucher de St. Maurice, et l'ont vu gesticuler (page 40).

Mornac a promené les charmes de sa figure dans tous les tripots de France, et s'y est ruiné. Il vient à Québec pour refaire sa fortune et, dès le premier jour, commencent ses aventures.

Des ambassadeurs iroquois sont en ce moment dans la ville; Mornac fait la connaissance d'un des chefs, *Griffe d'Ours*, ou *Main Sanglante*, et le grise aussitôt. Sous l'influence de l'eau-de-vie, le sauvage assaille une jeune fille que le chevalier délivre, et nous voyons apparaître l'héroïne du livre, l'incomparable Jeanne de Richécourt.

Cette divine personne demeure chez Mme. Guillet, veuve de Jean Joliet, "et remariée depuis 1651 à M. Godfroy Guillot, qui venait de mourir et de la laisser libre une seconde fois, à l'époque où l'on

va voir se nouer ce drame (1664), *puisque* nous constatons que l'infatigable veuve devait convoler en troisièmes nocces le 6 novembre 1665."

Jeanne a déjà deux amoureux : M. Vilarme, qui a aimé autrefois la mère de l'héroïne et l'a assassinée, et qui a conçu pour la fille de sa victime un amour aussi inconcevable que monstrueux ; et Louis Joliet, jeune écolier mélancolique, qui pleure tout le long du roman sur son amour incompris. C'est du reste un personnage silencieux aussi inutile qu'inoffensif.

A ces adorateurs, se joignent bien vite le beau Mornac ; et *Griffe d'Ours*. Ce dernier, pendant son ivresse, a juré d'épouser Jeanne, et il cherche à tenir parole.

Cependant, les personnages partent pour la Pointe-à-la-Caille, où Mme. Guillot possède une ferme. Là, Jeanne est enlevée avec Vilarme et Mornac par *Griffe d'Ours*, qui conduit ses prisonniers dans le pays des Iroquois. Joliet voit partir son idole et, ne pouvant mieux faire, il pleure sur son amour incompris.

Pendant le voyage, les Iroquois exercent leurs cruautés ordinaires sur Vilarme qui les supporte en lâche, et sur Mornac que le supplice rend plus gascon que jamais ; Jeanne est respectée. Après une esclandre qui l'eût conduit au gibet chez un peuple civilisé, le chevalier est adopté par la sœur de *Main Sanglante*, tandis que Vilarme devient l'époux, bientôt battu, d'une vieille sauvagesse acariâtre, *La Corneille*.

Alors commence une série de tentatives d'évasion concertées entre Jeanne et Mornac, et que la trahison de Vilarme fait avorter.

Main Sanglante, peu pressé, malgré ses fréquentes menaces, d'épouser Jeanne, passe une partie de son temps à guerroyer ; au retour d'une expédition, il arrête nos amants fugitifs, et fait condamner Mornac au feu. Ce pauvre chevalier est goguenard sur le bûcher comme toujours ; lancer de beaux jurons en toute circonstance, est pour lui le suprême degré de la dignité ; déjà il est à demi rôti, quand un tremblement de terre subit vient mettre l'épouvante parmi les sauvages ; Jeanne en profite pour se jeter au cou de Mornac, et pour lui faire sa déclaration d'amour ; elle le délivre ensuite, et tous deux se retirent sans être inquiétés.

En ce moment, nous retrouvons Louis Joliet, caché tout près dans une grotte, et pleurant de plus belle sur son amour incompris. Par bonheur, il a pour compagnons deux hommes moins romanesques et plus actifs que lui ; l'un est le brave Canadien Joncas, l'autre un Huron appelé le *Renard Noir*.

Dans leur ardeur à sauver les captifs, ils s'étaient mis à la poursuite des sauvages aussitôt après l'enlèvement, et ils auraient ter-

miné tout de suite les aventures de nos héros, si l'auteur, pour avoir le temps de développer son drame, ne donnait à Joliet, enfin utile quelque chose, à une entorse qui retarde les recherches de trois semaines.

Le *Renard Noir* et Joncas entrent en rapports avec les prisonniers, et concertent un moyen de délivrance sans gasconnade. Joncas s'introduit dans la bourgade iroquoise déguisé en marchand d'oranges (Albany) et vend de l'eau-de-vie aux sauvages. Il trouve ensuite moyen de leur inspirer l'idée de donner un grand festin. La plupart des convives s'y enivrent, sauf *Main Sanglante*.

Au milieu du repas, Vilarme s'échappe et va trouver Jeanne, qu'il cherche à persuader de s'enfuir avec lui, repoussé, et cruellement pour celle qu'il aime, lui, le mari battu de *La Corneille* ; il veut la faire mourir, quand soudain paraît *Griffe d'Ours*, qui tue le lâche au grand contentement du lecteur. Mornac arrive aussi, et une lutte s'engage entre l'Iroquois et lui ; il va succomber, mais Joncas et le *Renard Noir* le délivrent, et le conduisent avec Jeanne à la grotte, où Joliet pleure mélancoliquement sur son amour incompris.

Enfin, tous nos aventuriers s'échappent et arrivent sains et saufs à Québec.

Le roman finit ici. Rien ne s'oppose plus au bonheur des amants. Mais l'auteur nous traîne encore sur les champs de bataille, pour nous faire assister à la mort du *Renard Noir* et de *Griffe d'Ours*, et il consent alors seulement à marier Jeanne et Mornac.

A part ce dernier chapitre qui est un hors d'œuvre, à part l'épilogue qui est ridicule, le roman de M. Marmette est assez bien imaginé ; l'intrigue, sans être parfaite, est habilement conduite, et lorsque l'on a le courage de vaincre l'ennui profond qui règne dans les premiers chapitres, on éprouve un vif intérêt à suivre le drame dans toutes ses enivrantes péripéties. L'auteur a voulu peindre les misères de la jeune colonie française, les terribles aventures communes à nos ancêtres, et il a réussi.

Deux épisodes, l'un traitant de la dispersion des Hurons et l'autre faisant connaître l'histoire de la mère de Jeanne, sont bien amenés et servent à faire comprendre l'intrigue de roman.

Dans la partie historique tout est conforme aux traditions, soit que l'on assiste à la réception des ambassadeurs Agniers, soit que l'on accompagne *Griffe d'Ours* sur le sentier de la guerre, soit qu'on entende les discours des guerriers indiens au feu du conseil. C'est là le grand mérite de l'ouvrage.

Comme dans tous les romans du jour, les personnages de M. Marmette parlent beaucoup, et l'on voit à leur langage qu'ils ne

sont point de l'Académie : les dialogues sont pourtant assez vifs, et ils ont leur place dans le récit.

Examinons maintenant le caractère des personnages de M. Marmette.

Son héros, Mornac, est loin de jouer le beau rôle de l'avis de plusieurs lecteurs, quoique le romancier ait voulu en faire un type à proposer pour modèle.

Dans les diverses aventures où paraît Mornac, on ne trouve en lui qu'un petit maître blasé qui a pour unique mérite de gasconner joliment.

Faut-il faire quelque chose de sérieux ? il ne sait plus agir, ce n'est pas un homme, et s'il subit tant d'épreuves, c'est grâce presque toujours à son imprudence ridicule, et parce qu'il ne réfléchit jamais, même lorsqu'il s'agit du salut de son amante.

A Paris, il devait plaire : il a de la suffisance, des mots plaisants ; mais dans le *Nouveau-Monde*, il faillait du jugement et de la prudence, et il manque de ces qualités.

Le vrai héros c'est l'Iroquois, *Griffe d'Ours*. Il nous est présenté d'abord comme le type de l'Indien barbare, mais à mesure que l'action se développe la part qu'il y prend est plus noble ; c'est un guerrier sage, habile à poursuivre son but ; brave comme un lion dans le combat, il se comporte avec modération après la victoire ; oublieux des traditions de sa race, il respecte Jeanne qu'il n'aime pas ; blessé dans ses sentiments les plus vifs par ce fou de Mornac, qui le bâtonne, qui lui ravit celle qu'il veut pour épouse, qui l'injurie sans cesse, il supporte tout avec calme, et quand la vengeance lui est si facile, il montre une grandeur d'âme capable de faire honte au Français civilisé. Chez lui le jugement l'emporte sur la passion, il est chef et il ne l'oublie jamais.

Jeanne de Richecourt est un peu affectée, mais quoique gasconne et cousine du chevalier, elle est toujours noble, résignée, elle sait plaire.

Le *Renard Noir* et Joncas représentent bien, le premier le Huron fidèle à la France, l'autre le vieux pionnier canadien, tour à tour défricheur, soldat, et coureur des bois.

Le caractère de Vilarme, dont nous avons déjà parlé, est odieux et invraisemblable, c'est l'une des plus malheureuses créations de M. Marmette.

Mais le personnage le plus désagréable, c'est l'auteur lui-même : chaque fois qu'il paraît sur la scène, on peut s'attendre à quelque chose de choquant.

Décrivant dans le *Chevalier de Mornac* un bal québécois, il s'arrête avec une complaisance visible " sur le moelleux des con-

tours et la pureté du tissu des resplendissantes épaules et de la naissance d'une gorge, etc.," et il nous apprend que Mgr. de Laval avait défendu aux dames de venir à l'église les épaules et les bras nus. Mais, " malgré cela, dit l'auteur, nos chastes grand'mères valaient pour le moins autant que celles d'entre vous qui plissent la lèvre en me lisant, et dont le menton essaie en vain de se cacher sous leur collet haut-monté."

Garot n'est pas de l'avis de l'évêque, et lui fait discrètement un bout de leçon; l'obéissance au précepte lui ferait perdre le plaisir de décrire en style de Cathos, " le moelleux des contours et la pureté du tissu des resplendissantes épaules ": au lecteur de juger s'il y perdrait beaucoup.

Plus loin, M. Marmette met dans la bouche de Mornac ces paroles: " N'est-il pas alarmant de constater que les quatre-vingt-dix centièmes des conjoints étaient peu faits l'un pour l'autre? " Suit une tirade gonflée d'épithètes sur les infortunes des époux. Mon Dieu! monsieur l'auteur, parlez pour votre héros, qui n'est qu'un drôle, parlez pour les quatre-vingt-dix centièmes du monde que vous connaissez, si cela vous semble bon, mais de grâce n'allez pas au-delà, surtout en vous adressant au public canadien.

J'ai déjà signalé le rôle ridicule que joue Joliet dans tout le roman; cet amoureux transi, qui pleure toujours, a pourtant son utilité, il permet à M. Marmette de revenir sur la scène, débiter un discours embrouillé sur les amours déçus:

" O vous tous, qui fûtes grands sur la terre, inventeurs, capitaines, découvreurs, poètes, artistes renommés, venez donc dire à ceux qui contemplent froidement notre œuvre sans rien connaître de l'atroce douleur qui préside et accompagne les enfantements du génie, venez donc leur compter les larmes que ces nobles enfants de votre âme vous ont coûtées.

" Quiconque connaît votre histoire sait combien votre organisation toute nerveuse et sensitive vous porte à souffrir. A peine votre intelligence a-t-elle senti la vie, que votre âme, née pour les grandes conceptions, déjà se prend à soupirer après l'idéal, à désirer l'infini.

" Presque tous, alors que votre cœur, frissonnant d'une exubérance de vie, demandait à l'amour d'accueillir le trop plein de cette bouillante sève intellectuelle que vous sentiez s'agiter dans votre être tout entier, presque tous vous vous êtes affaissés à vingt ans sous l'immense douleur d'un amour déçu. Oui, frappés en plein cœur par le *gantet de fer du désespoir*, atrocement blessés dans la partie la plus sensible de vous-mêmes, vous êtes tombés sanglants, mourants presque sur cette *impassible* terre qui, depuis

que Dieu la lança dans l'espace, a tant bu de larmes et de sang. Eperdus de douleur, palpitants de souffrance, vous êtes restés là, plus ou moins longtemps, selon la violence et la soudaineté du choc et la force de votre organisation, anéantis par cette blessure quasi-mortelle.....

“ Jusqu'à ce qu'un jour, vous avez senti votre corps se redresser... votre tête se relever fièrement vers le ciel. Vous étiez guéris, hélas ! de la douloureuse blessure de l'amour, et le sourire amer arrêté sur votre lèvre pâle en témoignait assez. Alors, dans un transport de réaction enthousiaste, sentant frémir en vous le souffle du génie, attirés par cet abîme d'aspirations dont vous ressentiez sans cesse l'attraction puissante, vous vous êtes écrié : *A moi la gloire !* ”

C'est en l'honneur de Joliet que M. Marmette déclame si bien. Joliet, s'il l'entendait, se moquerait de lui, car je le soupçonne d'avoir été moins sot qu'il n'apparaît dans le roman ; s'il “ a été atrocement blessé dans la partie la plus sensible de lui-même, frappé en plein cœur par le gantelet de fer du désespoir, ” il s'est bien vite relevé pour faire œuvre d'homme, et il ne se fût jamais posé en martyr dans les romans.

Il est temps de dire un mot du style de notre auteur : il est multiple, M. Marmette, qui ose beaucoup, n'ayant pas encore osé être original.

En composant *Bienville*, il s'est nourri surtout de Cooper et de Walter Scott. On y trouve en général la même simplicité de langage, la même manière de décrire, d'analyser les sentiments. Les personnages sont de la même famille que ceux de l'auteur de *Waverley*, ou du romancier américain. Heureux si M. Marmette se fût borné à imiter ces deux écrivains : dès qu'il les quitte, il entre dans les sentiers du mauvais goût.

Dans *Mornac*, son divorce avec eux est complet. Les héros agissent et parlent à l'instar de ceux d'Alexandre Dumas, ou de Soulié, quoique un peu moins bien. Ses descriptions ressemblent un peu à celles de Gauthier ou de Cherbuliez, dont elles atteignent parfois le ridicule. Il y a de plus une forte ressemblance avec les ouvrages de Calprenède ou de la Scudéry, que M. Marmette n'a pourtant pas lus.

Afin de n'être pas taxé d'exagération, je crois devoir citer ici ces différents auteurs.

Voici d'abord le portrait d'Elise, tiré de *Cyrus*, de Scudéry :

“ Imaginez-vous, madame, une personne de la plus belle et de la plus noble taille du monde. Ce n'est pas une de ces personnes qui ne sont que grandes et droites, et qui sont quelquefois trop droites

et trop grandes : au contraire, la taille d'Elise, quoiqu'elle soit beaucoup au-dessus de la moyenne, est si aisée et si bien faite, que l'imagination se porte d'elle-même à croire que le corps se trouve aussi beau que le visage. On n'a jamais vu personne ni marcher de meilleure grâce, ni se tenir en place avec une contenance plus modeste et plus assurée tout ensemble... Elle regarde sans affectation, et pourtant comme il faut regarder pour paraître plus belle, si elle est devant son miroir à raccommoder quelque chose à sa coiffure, elle le fait de si bonne grâce et avec tant d'adresse qu'on dirait que les cheveux obéissent avec plaisir aux belles mains qui les rangent... Elle est fière, mais d'une fierté qui ne l'empêche pas d'être douce ; et s'il y a de la hauteur dans son âme, il y a de la tendresse dans son cœur."

Voyons maintenant du *Garthier* :

"La blancheur éblouissante des mains de mademoiselle Ida est tempérée par une molle transparence de veines bleues ; les attaches du poignet ont une souplesse et une fermeté telles que nous ne saurions les comparer qu'aux anneaux d'une couleuvre ; le dos de la main est lisse, ciselé comme une camée antique, fouillé de belles fossettes pleines d'ombre ; l'intérieur, relevé de petits monticules et traversé de lignes calmes, est une charmante carte de géographie du monde de la beauté ; les doigts, aisément pénétrés de lumière, brillent au soleil comme des perles ; ils pourraient au reste se passer de bagues ; car ils ont tous un ongle fait de la plus belle nacre ; un vrai bijou pour lequel je donnerais le diamant de Cléopâtre, si je l'avais."

Citons enfin le portrait de Jeanne de Richecourt. M. Marmette se demande d'abord avec effroi "s'il ne lui faut pas renoncer à la peinture." "Comment, dit-il, peindre avec des mots sans couleur." Néanmoins, il se décide et nous annonce qu'il va se "servir des mots les plus simples" pour décrire l'adorable figure "qu'il entrevoit avec extase dans le monde radieux de la vive lumière de sa lampe." Voilà le style simple de M. Marmette :

"D'abondant cheveux noirs, artistement frisés, après s'être joués sur le sommet du front et sur les tempes en arabesques capricieuses où l'art se montrait pourtant, jaillissaient en cascades et s'en allaient ruisseler sur ses épaules.

"Encadré par ces boucles luxuriantes et *soyeuses* le galbe ovale de son visage, au teint digne de la plus fraîche blonde, ressortait comme la blanche figurine des camées *antiques* éclaté sur le fond bruni qui la fait si bien valoir, sous le front, un peu plus haut que ne le veut la statuaire *antique*, mais blanc et poli comme un marbre et laissant rayonner l'intelligence de la pensée, scintillaient

des yeux d'un brun doré, dont l'éclair jaillissait entre leurs grands cils soyeux, comme un vif rayon de soleil répercuté par l'eau l'impide d'une source ombragée de longs roseaux doucement bercés par la brise. L'arc des sourcils, s'accusait à peine ; on eût dit la trace légère du coup de pinceau d'une fée artiste. Le nez, du plus pur profil grec, laissait entrevoir de fines narines roses, comme l'émail intérieur de ces beaux coquillages des mers du Midi. Quant à la bouche fraîche telle qu'une fleur sous la rosée du matin, et savoureuse comme la chair d'une pêche, lorsqu'elle s'entr'ouvrait pour sourire et laissait miroiter le brillant reflet de dents petites, régulières et plus blanches que le collier de perles qui s'enroulait plus bas autour du beau cou de la jeune fille, on aurait cru voir les lèvres vermeilles de l'un de ces chérubins qui sourient à la vierge de Murillo, et l'emportent à Dieu sur leur phalange radieuse !"

Dieu nous préserve du style sublime de M. Marmette ! Entre ces trois portraits tout le monde accordera la palme du bon goût, de l'élégance et du bon sens à mademoiselle de Scudéry.

La manie de faire des portraits et des descriptions, entraîne souvent notre auteur dans le grotesque, témoin ce portrait de l'aubergiste Boisdon.

"Ce qui frappait quand on envisageait notre homme c'était une grande tache de vin, etc., ensuite le combat dont son nez et son menton semblaient se menacer continuellement tant ils s'avancèrent l'un sur l'autre avec jactance, tandis que la bouche paraissant craindre de les voir en venir aux prises se retirait prudemment en arrière dans l'enfoncement produit par la prééminence ambiguë de ses deux voisins." (Bienville page 58.)

Exemple de style élevé à propos d'une omelette. (Mornac page 7.)

"Dame Boisdon cassait en ce moment un œuf frais dont le jaune en se répandant dans la poêle autour de tranches roses de jambon soupoudrées de brendilles de persil, semblait un petit lac dont les flots d'or baigneraient des îlots de corail et d'émeraude.

Emploi harmonieux de l'adjectif et de l'adverbe :

"Non, non, Pétue, fit Boisdon, en passant sa grosse main sous le menton osseux et pointu, de sa longue et sèche femme." (Mornac, page 7.)

"Fastueuse et superbe Montréal, est-il vrai que tu doives finir stigmatisé submergée ? (Bienville, page 31)." "

"Vous me paraissez bien émue, mademoiselle, dit l'affreux homme." (Mornac, page 81).

Ces phrases font rêver à cette mélancolique

Modèle de description. (Mornac, page 32).

“ Oh venez donc voir la belle aurore boréale !

On accourut et chacun put contempler la *scène* féérique offerte, ce soir-là, par le ciel à la terre.

D'abord d'une teinte égale et uniforme, une grande lueur blanche qui s'élevait du côté du nord et montait dans l'espace se fendit en millions de *striures* lumineuses et frangées comme les innombrables stalactites suspendues à la voûte de grottes merveilleuses, et sur lesquelles la lumière des torches se réfléchit avec des scintillations infinies.

“ Ces grands courants, d'un blanc éclairé, commencèrent à se mouvoir, à courir avec rapidité sur le fond du ciel sombre. Tantôt avec la vitesse d'une fusée qui part, ils se déroulaient dans le firmament comme d'immenses rubans de satin blanc et moiré qui ondoyaient sur l'obscurité de la nuit avec des reflets argentés. Puis, comme secoués par un souffle mystérieux, ils se balançaient un moment au-dessus de la terre assombrie et se repliaient soudain sur eux-mêmes avec la promptitude d'un éclair qui s'éteint.

“ Reprenant après leur nuance égale et primitive, ils allaient se développer au-dessus de l'horizon, *comme un large turban enroulé sur la tête du globe*, et qui faisait miroiter dans l'infini son céleste tissu piqué, ça et là, de fils d'or figurés par les étoiles scintillant au travers de ces vaporeuses clartés.

“ Tantôt ils se séparaient distinctement, et, ainsi qu'une folle troupe d'esprits titaniques, ils couraient aux *quatre coins* de l'horizon, formaient une gigantesque chaîne et dansaient *autour des mondes* (?) la ronde la plus fantastique et la plus échevelée.

“ Ils allaient, tournant si vite, qu'à les regarder, l'œil se sentait pris de vertige, quand tout-à-coup ce cercle mouvant se resserre, se rétrécit encore, s'amincit vers son centre, et s'arrête immobile, mais toujours lumineux, au milieu du ciel où il forme un soleil énorme, dont les rayons sans nombre dardent en dehors, leurs traits pâles et tremblotants. Sombre d'abord, le centre de cet astre éphémère prend bientôt une couleur rougeâtre qui devient pourpre en un moment, tandis qu'un brillant météore s'allume, éclate, tombe vers la terre, en laissant à sa suite une fugitive traînée tricolore, jaune, verte et rouge, et va s'abîmer au loin vers le bas du fleuve qui s'empourpre un instant d'une teinte enflammée, puis rentre dans l'obscurité.

“ Et comme si c'était un signal de retraite, le cercle aux rayons agités là-haut se brise, et les courants de lumière *diaphane* se dispersent et s'éteignent dans l'air, poursuivis par la lueur sanglante du centre, laquelle grandit, s'épaissit, s'étend victorieuse dans l'in-

sondable coupole du ciel qui longtemps, durant la nuit, garda cette couleur d'un rouge effrayant."

On me saura gré d'avoir reproduit sans commentaire ce passage que tout le monde admire comme un chef-d'œuvre, les uns de grande, les autres de ridicule description.

Un dernier reproche que je ferai à M. Marmette, c'est d'oublier trop souvent les règles de la grammaire. Consulter Bescherelle et Chapsal, est surtout chose prosaïque quand on a l'imagination grosse d'une aurore boréale sublime, mais on peut en tirer profit et éviter par là de grosses bévues.

Par exemple, s'il avait relu sa grammaire, M. Marmette ne dirait pas, en parlant de Juchereau de St. Denis: "Il était l'ancêtre des Duchesnay"; il n'oserait priver sans motif une famille respectable d'un de ses ancêtres les plus glorieux, et il dirait: "Il est l'ancêtre des Duchesnay."

Autres exemples: M. de Frontenac venait de se verser du bon vieux vin, comme l'attestait une respectable couche de poussière qui régnait sur la bouteille par droit de très-haute prescription. C'est-à-dire, "une respectable couche de poussière régnait sur la bouteille, donc M. de Frontenac venait de se verser du vin. (Bienville, page 23).

"Je vous aime comme vous ne l'avez jamais été et comme peut-être vous ne le serez jamais." (Bienville, page 133).

"L'autre s'en était emparé (d'un gigot de chien) à deux mains par un bout et déjà sa bouche et ses dents faisaient leur devoir de l'autre." (Mornac, page 78).

Les citations qui précèdent donnent une idée du style de M. Marmette: abondance stérile, emphase parfois grotesque, emploi extravagant de l'épithète, manque de goût en trop d'endroits, incorrections fréquentes, tels sont les défauts que le public lui reproche tout en lui reconnaissant un grand talent.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur les romans que je viens d'examiner, mais pour ne pas rendre cette étude trop longue, je retranche plusieurs passages qui trouveront leur place dans l'examen de l'*Intendant Bigot* et de la *Fiancée du Rebelle*.

J. O. FONTAINE

Québec, 21 juin 1877.

AUTOUR DE MES LIVRES

Nous n'entendons pas faire une étude des travaux littéraires de Bulmer Lytton ; notre ambition ne saurait aller aussi loin.

Lord Lytton, comme plusieurs autres hommes d'Etat anglais, a voulu cueillir des lauriers un peu partout : dans la politique, dans la diplomatie, au théâtre et dans le roman ; et, chose assez rare, il est arrivé partout au moins bien près du premier rang.

Chose assez extraordinaire aussi, dans un genre qui demande plus que les autres des talents étendus et variés dans l'expression comme dans l'idée, non-seulement il a maintenu sa position, mais sa réputation et ses succès ont toujours été en croissant ; ses premiers coups avaient été des coups de maître, et le dernier en fut le plus digne couronnement.

Mais dans *Les Parisiens*, nous voulons surtout étudier les vues que ce livre renferme sur la vie et l'époque qu'il se propose de peindre et surtout indiquer combien elles contrastent avec plusieurs récentes publications françaises qui ont la prétention de traiter les mêmes questions.

Lord Lytton n'en était pas à son premier tableau de mœurs étrangères ; tous les siècles et toutes les nationalités avaient déjà posé pour lui. Mais jamais son pinceau n'avait eu pour modèles des personnages aux traits si variés et si changeants sur une scène aussi imposante, sans compter la difficulté d'étudier, sans préjugé et sans parti-pris, des événements si récents, et qui ont si vivement passionné l'opinion publique.

Les souvenirs de la guerre franco-prussienne ne seront pas de sitôt disparus de la mémoire du monde. La France a passé, à cette date, 1869-70, par une de ces crises qui font marque dans l'histoire du monde. Les causes et les prétextes de la guerre, la manière dont elle a été conduite, ses résultats directs et ses conséquences accidentelles, les observations et les conclusions qu'elle a suscitées dans les études politiques et philosophiques, seront, pendant long-

temps, un curieux sujet d'études de la part de ceux qui, non contents de regarder à la surface des choses, et refusant de se laisser entraîner par les préjugés ou les antipathies du moment, veulent se rendre compte de ce grand événement qui fut en même temps un grand choc social, sapant les gloires de la civilisation, faisant toucher du doigt ses lacunes, ses faiblesses, ses inconséquences et ses erreurs.

Ce fut un grand châtement et une grande humiliation pour la France, et pour tout l'univers une leçon dont il serait coupable de ne pas profiter.

Telle est l'époque si remplie de faits émouvants, de drames lugubres, de sublimes dévouements, de folles ambitions et d'aveugles égoïsmes, que lord Lytton s'est permis de redire aux lecteurs de l'avenir, et pour qu'on ne se méprenne pas sur l'objet de son étude, il l'appelle fièrement, nous pourrions dire audacieusement, *Les Parisiens*.

Lui étranger, anglais entreprend la peinture de cette race unique dans son genre, qu'on appelle les *Parisiens*, les habitants typiques de cette grande Babylone, si grande par sa science et son influence, si petite par ses préjugés et ses vanités, si frivole, si constante dans ses malheurs, si lâche devant le respect humain ; ce protége insaisissable, ce caméléon inexplicable, où deux classes, deux quartiers, deux rues ne peuvent garder les mêmes couleurs.

Ajoutez à ces difficultés inhérentes à la nature même du sujet les obstacles suscités par les événements qui leur servaient de cadre : on allait assister à une de ces guerres de géants, entre deux nations puissantes, savantes, riches des plus terribles inventions du génie, aigries par d'anciennes luttes terribles, et par des froissements séculaires, luttant pour leur ambition, leur gloire, leur influence à venir, leur intégrité territoriale et le salut de leur honneur.

Et au milieu de cette guerre, la chute d'une dynastie, une révolution politique complète, l'établissement d'institutions nouvelles, un nouveau point de départ vers des destinées assez vagues pour que chacun pût y entrevoir la réalisation de ses espérances et de ses ambitions.

Nous sommes au printemps de 1869.

Alain de Rochebriant, un breton pur sang, fait une visite à Paris, dans le but de remettre un peu d'ordre dans les finances patrimoniales lourdement obérées par son ancêtre immédiat.

Alain est arrivé à Paris avec toute la naïveté même un peu sauvage de sa race ; mais il en a aussi la franchise et l'honnêteté.

Les Rochebriant avaient des ancêtres aux Croisades ; le sang est sans mésalliance, et s'il y a dans l'histoire intime de la famille, quelques manquements à raconter tout bas, du moins le blason est resté pur, et a conservé le droit à son rang. Le jeune Alain en est très fier, d'autant plus fier qu'il est très pauvre ; il craint toujours qu'on l'accuse de vouloir déroger.

Il fait la rencontre d'un ancien condisciple. Frédéric Lemerrier, une des créatures naturelles du pavé de Paris : viveur avec convenance, habitué de la Bourse sans être spéculateur, constamment occupé sans rien à faire, flâneur laborieux, toujours intéressé à poursuivre une idée abandonnée pour une autre qui ne sera pas plus suivie ; familier des théâtres, possédant ses entrées dans tous les mondes sans cependant en abuser, au courant du dernier livre publié, de la prochaine pièce à faire, de l'anecdote servie toute chaude dans le langage de la satire inconsciente.

La connaissance se refait vite, on dîne ensemble, on promet de se revoir ; Alain consent même à accepter les services de son ami, au sujet de l'affaire qui l'amène à Paris.

Puis apparaissent tour à tour le banquier Louvier, un millionnaire versé dans le radicalisme parce que l'empire lui refuse la position politique à laquelle il se croit des titres, et principal créancier d'Alain ; Lucien Duplessis, un autre banquier heureux, mais impérialiste et naturellement rival de Louvier ; le comte de Vandemar, de la branche cadette des Rochebriant, descendant des voltairiens de la Régence, sans préjugés comme sans croyances, antipathiques à l'empire sans se donner le trouble de lui faire d'opposition, assez rallié aux idées modernes pour permettre à ses fils de tenir une boutique de ganterie dont les bénéfices sont nécessaires pour la vie que leur imposent leur nom et leur position.

Le comte de Vandemar fait violence à son indifférence naturelle au point de s'intéresser légèrement aux affaires de son cousin, et même de lui donner quelques conseils : il lui faudrait ou vendre le castel de ces ancêtres et vivre de l'intérêt du prix, ou se rallier à l'empire, ou épouser une héritière du noble faubourg ou d'ailleurs. Il va sans dire que le fier Alain ne prend pas même la peine de discuter de pareilles suggestions aussi antipathiques à sa foi de Rochebriant et de breton qu'à ses illusions de vingt ans.

Lorsqu'il considère que tout, est perdu,—son héritage et son avenir inclus—Louvrier lui fait les assurances les plus séduisantes, surtout au point de vue de quelques centaines de louis qui doivent initier le jeune Alain aux attrayants mystères de la vie parisienne.

Le jeune fils des croisés tombe dans le panneau, et il va sans dire qu'une fois sur la pente il ne s'arrête plus ; les louis de Lou-

vier passent les premiers, puis tout ce que l'emprunt est susceptible de réaliser ; Alain se retrouve à son point de départ moins ses illusions et sa naïveté.

Heureusement que Duplessis a une charmante fille dont Rochebriant devient aveuglement épris, ce qui lui permet d'accepter sans faux orgueil les avances du futur beau-père afin de se retirer des filets de Louvier qui avait pourtant si habilement pris ces mesures pour faire souche de noblesse aux vieux manoir de son imprudent débiteur.

Voilà ce qu'on pourrait appeler une moitié des *Parisiens* en les séparant en longueur. Mais il y a encore un autre héros, non moins noble, non moins amoureux et non moins digne de l'être.

Et de plus c'est un anglais : assez dire que l'auteur en a soigné le portrait. Fils déjà célèbre d'un ancien ministre de sa Majesté Britannique, Sir Graham Vane se voit tout à coup arrêté dans sa carrière par une confiance posthume de son oncle qui le charge de découvrir une enfant perdue dès sa naissance, et qui n'a pas gardé la croix de sa mère pour se faire reconnaître. L'oncle avait en même temps conseillé à son neveu d'épouser l'enfant perdue, si leurs positions respectives ne s'y opposaient pas.

Cette histoire est assez compliquée. Il y a de vrais mariages et de faux mariages, des contre-mariages sous de faux noms et de faux mariages sous de vrais noms, des enterrements par procuration ou par amitié ; tout le tremblement capable de dérouter les recherches les plus habiles. Les policiers y perdent leur latin, et finalement le hasard seul fait découvrir ce pôle nord dans une classe sociale où Graham Vane ne pouvait guère choisir sa femme.

Heureusement, que durant les courses nécessitées par ces recherches, il fait la rencontre de la véritable héroïne de l'ouvrage, signora Isauva Cigogna, fille d'un ancien officier civil du gouvernement autrichien en Italie, belle-fille d'un Anglais, ce qui explique peut-être son attachement pour les représentants de cette nationalité.

Isauva est une vraie artiste par le cœur et par l'intelligence. Elle s'était d'abord destinée au théâtre, où ses aptitudes musicales devaient lui conquérir le premier rang. Mais elle se sentit dès le commencement de ses études une répulsion instinctive contre cette profession.

Isauva en écrit à son amie, madame de Grantmesmil : " Non, je ne veux pas être une actrice ; je ne veux pas renoncer à mon identité pour revêtir, aux feux de la rampe, les oripeaux d'une hypocrisie de commande. Plus de ces costumes d'apparat et de ces figures fardées ! Plus de cette expression simulée de senti-

ments appris par routine et répétés devant la glace, jusqu'à ce que chaque geste ait passé à l'alignement ! ”

Il faut avouer aussi qu'elle est un peu encouragée dans sa résolution par sa nouvelle connaissance, sir Graham Vane. Tout en lui donnant les plus grands encouragements sur sa carrière artistique, celui-ci laisse percer le mécontentement qu'il aurait de voir la reine de son cœur exposée aux applaudissements et aux critiques du public.

Entre ces deux personnages, il y a eu ce qu'on appelle vulgairement le coup de tonnerre. Tous deux pourraient répéter les trois mots de la lettre de César.

Sir Graham Vane est un homme sérieux, auteur de plusieurs brochures et articles de revue sur les questions politiques, économiques et autrement ennuyeuses, possédant tous les orgueils et tous les préjugés de sa caste, et surtout trop honnête pour vouloir accaparer les sentiments d'une femme autrement que pour le bon motif.

Alors se livre un sérieux combat dans le cœur de cet Anglais, qu'on croirait préservé par un des *triplex* contre de pareils entraînements.

Madame Morley, assistée du colonel Morley, deux yankees de la plus belle eau, insiste sur la conclusion immédiate du mariage. Mais le futur ministre de Sa Majesté demande à réfléchir.

Durant ces réflexions, Isauva publie un livre qui malheureusement a un grand succès, et, aux yeux de sir Graham, ce succès est aussi dangereux que ceux de la rampe. Il se retire sous sa tente dans St. James street, et six mois se passent sans qu'il donne signe de vie.

Le colonel Morley va bien le relancer jusque dans son antre, mais sans succès. Ce brave Morley entraîne et conduit cette conversation avec une verve, une fausse habileté, des coups de boutoir et des feintes de langage très-drôles à étudier ; mais Vane reste inébranlable, et les Etats-Unis sont forcés de battre en retraite. Vane a promis que “ sa femme ne ferait parler d'elle que pour sa bonté.”

Durant cet intervalle, la pauvre Isauva est abandonnée à elle-même à Paris, au milieu de ces mille flatteries qui se prodiguent aux artistes dont le succès a été si grand, dont la réputation force toutes les portes. Elle fait la rencontre de Gustave Rameau, un jeune-France à succès, plein d'ambition, vivant du journalisme radical, préparant la chute de l'empire et aspirant à jouer un rôle dans l'organisation politique qui ne manquerait pas de lui succéder.

Rameau appartient à cette race jalouse plutôt qu'ambitieuse,

bruyante, tranchante en proportion de son ignorance, méprisant par envie et n'applaudissant que par flatterie, égoïste au point de tout sacrifier à sa personnalité, imbue de tous les préjugés et de toutes les haines du prolétariat mécontent. Ajoutez à cela que son génie,—c'est ainsi qu'il appelle son talent de pauvre faiseur,—son "âme de feu," aspirent aux plus hautes positions; si bien qu'il arrive auprès d'Isauva et réussit à conquérir son affection.

Isauva, abandonnée de Graham Vane, dans un moment de languissement moral, et sous l'influence d'incidents faciles à supposer dans son isolement, avait accepté les promesses d'affection de Rameau, et lui avait promis sa foi.

On ne s'explique pas bien les raisons de cet échange. Un amour éternel entre une femme d'une intelligence et d'un caractère aussi élevés, et ce produit avorté d'une civilisation mal tournée, mélange d'égoïsme boursoufflé et d'ambition ridicule.

Mais notre héroïne a cédé à un bon mouvement; la mère du malheureux jeune homme l'a suppliée de sauver son fils, et elle a promis. Et après sa parole donnée, elle regarderait comme un crime et une trahison de la reprendre. Ce n'est pourtant pas sans de puissantes et terribles luttes qu'elle persiste dans l'accomplissement de son devoir si courageusement accepté, surtout quand Vane la revoit et lui fait de nouveau espérer qu'il n'a pas dit son dernier mot, et que le colonel Morley pourrait bien reprendre sa propagande avec plus de chance de succès. Mais c'est précisément parce qu'elle craint de céder à un égoïsme coupable, qu'elle refoule ses sentiments, qu'elle fait taire son cœur, absolument comme dans les romances; c'est la fascination du sacrifice.

Rameau,—par bonheur—devient de plus en plus indigne d'une affection aussi intelligente et aussi complète. A tant de dévouement, il ne répond que par une déclaration de guerre à tout ce que respecte et vénère celle dont il prétend néanmoins partager l'existence. Il écoule ces productions dans les feuilles ultra-radicales, fréquente les clubs cramois, où il déploie une éloquence des plus incendiaires, fait parade de toutes ces dangereuses rengaines sociales, philosophiques, religieuses, politiques, qui devaient avoir, dans la Commune, une application si éclatante.

En apprenant cette conduite, Isauva se hâte de faire intervenir une rupture définitive, Graham Vane reprend le haut du pavé, Madame Morley revient à ses projets et finalement Isauva échange son nom.

Voilà pour le roman. Mais l'auteur en prend occasion pour faire l'histoire de la guerre à laquelle sa trame se rattache par chaque fil. Il raconte les péripéties de la guerre, les souffrances de Paris,

les difficultés des chefs, l'insubordination des combattants, l'absence complète de discipline, les jalousies de castes, et au milieu de tout cela, la gaité parisienne, la blague trouvant partout le mot pour rire, recherchant de préférence le côté ridicule des événements même les plus graves.

Il est assez difficile de donner une idée exacte de tous les incidents qui se rencontrent dans ce récit à large envergure. C'est un tableau soigné, de la vie de Paris, c'est-à-dire de la France, à une de ces époques qui font de l'histoire un kaleïdoscope, où les décors changent à vue, et présentent tour à tour les scènes les plus étranges et les plus saisissantes.

La chute du régime impérial, l'invasion allemande, la commune, voilà, je crois, des événements capables de faire saillir les qualités, les tendances, les passions, les entraînements, les faiblesses d'un peuple au caractère aussi accentué que le peuple français.

On y voit une nation au naturel, sans fard, sans appareil, sans les retouches de la diplomatie et de la politique. Tous les partis se *manifestent*, toutes les utopies se discutent, tous les hommes montent à la tribune et parlent.

Eh bien, dans toute cette galerie aussi nombreuse que variée que l'auteur fait défiler devant nous, malgré toute la vérité du tableau et l'exactitude des détails, on ne trouve pas de ces tons faux, criards, pas de ces exagérations qui frisent la caricature, pas de ces attaques de parti-pris contre une classe ou une opinion.

Si la plupart des acteurs de ce drame sont dans le faux, au moins tout n'est pas faux dans leur caractère, tout n'est pas nuit dans leur intelligence, tout n'est pas égoïsme dans leur cœur. Quelle que soit la pauvreté de leur esprit ou de leur conscience,—et elle est quelquefois très-grande,—il y a du moins quelque détail qui mérite les circonstances atténuantes.

Si des hommes comme de Brézé, de Mauléon, Louvier, méditent le renversement du régime existant, ils y sont poussés par une ambition basée sur des talents qu'ils croient injustement méconnus.

Les jeunes lions de Vandemar se donnent à la guerre, l'un sur les champs de bataille, où il tombe comme le faisaient ses pères aux plus beaux temps de la monarchie, et l'autre dans les hôpitaux, où il rend des services encore plus méritoires, parce qu'ils sont plus obscurs. Tous ces sceptiques, oisifs apparents, habitués du boulevard, étoiles du *high life*, se pénètrent du sentiment du devoir, et en face du péril, pas un ne recule : il faut être là ! C'est le cri général.

Les anciens partisans de l'empire comprennent que leur zèle au parti les a poussés trop loin, et ils s'efforcent de racheter leur aveu

gle confiance dans l'ancien régime par plus de dévouement à la patrie, cette chose qui ne meurt pas, quoique deviennent les dynasties. Et les anciens oppositionnistes,—ceux qui ont quelque intelligence de la situation,—pleurant probablement leurs anciennes antipathies, regrettant d'avoir justement prédit, se sentent pris d'orgueil et obligés d'enrayer la marche des événements qui ne tarderaient pas à mettre au grand jour l'imprudence et la fausseté de leur propagande.

Ceux-là même qu'on jugeait les plus incapables de comprendre les exigences et le sens terrible d'une pareille situation sont entraînés par le courant et leurs folies prennent une tournure patriotique.

Ainsi Victor de Mauléon, l'un des personnages caractéristiques du livre, est loin de concilier toutes les sympathies. C'est un ancien homme à succès, qu'un accident pénible dont il a été la victime héroïque, alors qu'on le croyait coupable jusqu'au déshonneur, a forcé à s'éloigner de France pour quelques années ; il est revenu avec la ferme intention de parvenir, quelque soient les obstacles à briser, aux destinées que lui avait assignées son ambition, dès son entrée dans le monde, et que ses talents l'autorisent à espérer encore.

Cet homme qui a, de sang froid, ruiné son avenir, qui n'a pas reculé devant la plus grande humiliation pour sauver la réputation d'une femme, cet homme qui considérerait comme un crime, le moindre acte *ungentlemanly*, ne craint pas de risquer la paix, la tranquillité, la fortune, la situation politique de son pays, pour satisfaire son désir d'arriver. Associé à quelques mécontents comme lui—la plupart étrangers—tous hommes qu'il méprise profondément et qu'il regarde comme des outils à rejeter à la première occasion favorable, il organise une série de conspirations qui ruinent peu à peu le régime existant, et préparent son propre avènement.

Et ce n'est pas, pourtant qu'il soit bien rassuré sur les résultats définitifs de son opposition. Il sait que l'empire sera suivi d'une dictature "nécessaire pour empêcher la France de tourner en asile d'aliénés avec le plus fou d'entre eux pour médecin en chef."

Mais il a chance d'être lui-même le dictateur, et on est généralement en faveur d'un gouvernement dont on est le chef. Cela s'est vu depuis.

Ce conspirateur en gaites blancs conserve, parmi ses bagages politiques, un projet de constitution devant assurer à la France la paix et la grandeur. En voici les traits principaux :

"La république américaine est la seule qui mérite d'être étudiée, parce qu'elle a duré. On doit rechercher les causes de sa durée

dans les barrières opposées à l'inconstance et à l'esprit de désordre de la démocratie : 1° Aucune loi affectant la constitution ne peut être modifiée sans le consentement des deux tiers du Congrès. 2° Pour faire contrepoids aux entraînements naturels à une assemblée populaire issue du suffrage universel, les pouvoirs législatifs les plus élevés, surtout ceux qui se rapportent aux affaires étrangères, sont laissés au Sénat, dont les fonctions sont exécutives en même temps que législatives. 3° Le chef de l'Etat, après avoir choisi son gouvernement, peut le maintenir indépendamment de l'une et de l'autre Chambre.

“ Ces trois principes de salut doivent servir de base à toute nouvelle constitution destinée à la France.

“ Il est essentiel pour la France que le premier magistrat, quelque soit son titre, soit irresponsable comme en Angleterre. Par conséquent, il ne doit pas présider ses conseils, ni conduire ses armées. Les jours du gouvernement personnel sont finis, même en Prusse. Il n'y a de salut pour l'ordre, dans un Etat, que si, lorsque les choses vont mal, le ministère peut changer, et l'Etat reste le même. En Europe, les institutions républicaines sont mieux sauvegardées lorsque le chef de l'Etat est héréditaire que lorsqu'il est électif.”

Ces projets sont assez anodins, et en vérité, on s'étonne qu'ils aient inspiré à leur auteur une pareille passion.

Plonger tout un pays dans le plus sombre inconnu, dans l'espoir que le Sénat obtienne le contrôle des affaires étrangères, ce n'est pas loin de la démence.

Et cependant, en dépit de ces aberrations, Victor de Mauléon est un homme intelligent ; il n'est pas même dépourvu de patriotisme. Durant le siège, il se conduit en homme de courage et d'organisation ; dans toutes les sorties, il est à la tête de son détachement, et quand il se trouve en face d'un lâche, il lui brûle froidement la cervelle. C'est même pour cela que le frère de la victime, plus tard, lui plonge un poignard dans le dos en face de la barricade. Il est moins heureux que le marquis de Lantenac dans *Quatre-vingt-treize*, où le frère du matelot fusillé pour sa négligence finit par demander grâce au sévère commandant qui avait prononcé la sentence de mort.

Mauléon meurt victime des troubles qu'il avait si habilement fomentés, et une fois de plus la révolution, comme Saturne, dévore ses enfants.

Le vicomte de Brézé représente principalement l'opposition constitutionnelle, comme on l'entend en France, et telle que le gouvernement de Juillet l'a mise en lumière sous Louis-Philippe, il avait commencé à miner le pouvoir en parlant de la mesquinerie du roi

et de sa famille. Il n'avait pas craint de comparer Louis-Philippe à Robert Macaire, et ses fils à autant de Bertrand enclins, par caractère et dressés par éducation, à piller la France.

Sous la république de 48, il *tomba* Lamartine et sa fraction politique, aspirant sans-cesse après la dictature de Louis-Napoléon qui, seul, pouvait assurer la tranquillité à l'intérieur, et l'honneur à l'extérieur.

Graham Vane, qui le connaissait bien, fait une peinture assez vraie de ses idées politiques et autres :

“ Si l'Archange-Gabriel, dit-il, avait permission de venir à Paris et d'y établir le gouvernement le plus parfait que les anges puissent inventer, il ne s'écoulerait pas deux ans—peut-être pas six mois—avant que, dans ce Paris que vous appelez le *foyer des idées*, on vit surgir un parti, composé d'hommes de plume comme vous, en faveur d'une révolution au profit de ce bon satan, et de ce cher petit Béalzébuth.

“ C'est vrai, répond de Brézé ; le défaut des Français, c'est l'impatience, c'est le désir du changement. Mais cet esprit de changement fait marcher le monde et garde à la France sa place à la tête du mouvement.”

Il a le tort de confondre le mouvement avec le progrès.

Le comte de Brézé est un homme d'opposition constitutionnelle. En France, on a toujours trouvé ces gens-là un peu naïfs. Ils ont confiance dans la sincérité de la presse, dans le bon sens des assemblées délibérantes, dans l'infailibilité du suffrage populaire.

Un attaché d'ambassade Allemand, qui devait plus tard commander un des corps d'armée d'invasion, lui donne une leçon aussi bien sentie que peu goûtée sur les tendances de la classe ouvrière en France, où l'opposition recrutait le gros de ses électeurs.

“ En Allemagne, dit le comte de Rudesheim, nous avons à résoudre des problèmes trop difficiles, concernant la classe ouvrière, pour que je n'aie pas recueilli toutes les informations que j'ai pu sur les ouvriers de Paris.

“ Il y a parmi eux, des hommes aux inspirations aussi nobles que celles qui existent dans l'âme des philosophes et des poètes. Mais comme corps, les ouvriers de Paris n'ont rien gagné en moralité politique, par les généreuses tentatives de l'Empereur pour leur procurer un travail constant et des salaires indépendants des lois qui résultent de l'offre et de la demande. Accoutumés comme ils le sont, à croire que l'Etat est obligé de pourvoir à leur subsistance, du moment que l'Etat faiblira dans cette tâche impossible, ils concilieront leur honnêteté avec une attaque contre la propriété, sous le nom de réforme sociale. N'avez-vous pas remarqué com-

bien est augmenté, depuis quelques années, le nombre de ceux qui crient : *La propriété c'est le vol ?* Avez-vous réfléchi sur l'accroissement rapide de l'Internationale ?

.....
 " Il existe plus d'un arbre d'apparence majestueuse, qui élève sa cime avec orgueil, jusqu'à ce que la tempête le brise, et alors, mais alors seulement, le tronc qui paraissait si solide, ne se trouve être qu'une mince écorce remplie d'une poussière sans consistance."

On peut dire que Lytton pouvait facilement, après les tristes événements du siège et de la commune, mettre ces sinistres prophéties dans la bouche de l'un de ses personnages ; mais un autre Allemand, Henri Heine, avait prédit, il y a une quarantaine d'années, ces excès de la population ouvrière de Paris, et le renversement de la colonne Vendôme.

Savarin est un journaliste comme il y en a des douzaines. Esprit vif, primesautier, écrivain charmant, très-sceptique, naturellement de l'opposition sans être du tout radical, prononçant sur toutes les questions *quibusdam aliis*, naturellement jaloux même de ceux qui ne peuvent lui faire ombrage, aristocrate par la délicatesse de son talent, et bourgeois par sa haine de toute supériorité, il personifie avec beaucoup de ressemblance cette engeance écrivassière, hableuse, fière des mots qu'elle fait, assez ambitieuse et assez aveugle pour croire que ces bons mots font marcher la civilisation, et peuvent retirer le char de l'Etat des ornières de l'ignorance, de l'ambition ou de l'égoïsme.

Mais quand viennent les grands événements, lorsque la rumeur circule dans Paris que le représentant de la France a été insulté par l'empereur d'Allemagne, il n'y a qu'une voix pour demander réparation. Si l'empereur n'avait pas déclaré la guerre, il ne restait pas vingt-quatre heures sur le trône. "A Berlin !" tel fut le cri de folie de tout Paris pendant huit jours.

Quand un Français déclare qu'il est insulté, lui ou son pays, il est inutile de le faire raisonner. Il y a, comme cela dans l'histoire, des mots qui ont eu les plus terribles conséquences, simplement parce qu'on n'a pas voulu en discuter la signification. Ceci me rappelle une idée très-juste du docteur W. Holmes, dans ses *Causeries du Déjeûner* :

" Lorsqu'un symbole donné, qui représente une pensée, s'est implanté pendant quelque temps dans les esprits, il subit une modification analogue à celle qu'une certaine condition donne au fer. Il devient magnétique dans ses influences ; il possède des forces étranges qui ne lui appartenaient pas. Le mot, et par conséquent l'idée qu'il représente, est *polarisé*."

Combien de ces mots *polarisés*, ont exercé leur influence attractive ou répulsive sur l'opinion publique, par la seule force dont ils se trouvaient doués en vertu d'une série de préjugés soigneusement entretenus, ou d'une pousse spontanée dans des conditions particulières? Parlez de liberté, d'honneur, de république, de droit individuel, des principes de 89, d'institutions du moyen-âge, et de suite vous faites surgir parmi les masses un monde d'idées préjugées qui empêchent toute discussion suivie et tout jugement impartial.

C'est une fièvre qui pénètre le corps social, et arrête le fonctionnement normal de ses organes.

Après tout, qu'est-ce que l'enthousiasme, sinon un aveuglement pour le bon motif? "Quelque pratique, quelque terre-à-terre, quelque philosophique que soit un Français, s'il n'a pas de sympathies pour les folies de l'honneur, s'il n'est pas indulgent pour les exaltations du sang-chaud de la jeunesse, quand elle dit: Mon pays est insulté et son drapeau est déployé," il peut avoir beaucoup de bon sens, mais si de tels hommes avaient été en majorité, la Gaule ne serait jamais devenue la France—la Gaule aurait été une province de l'Allemagne."

Au début de la guerre, il devient de très bon ton de s'enrôler. La mode a eu sa grande part dans le patriotique dévouement de la jeunesse dorée. Mais enfin, elle s'est battue, et bien battue. Elle a montré du courage, de la constance et de l'intelligence, et beaucoup des anciens héros du boulevard, ont été des héros sur le champ de bataille, et ont payé de leur vie, un courage qui n'était peut être qu'une bravade, mais dont la patrie recueillait tout de même le bénéfice.

A la veille du siège, on vit un grand nombre de Parisiens revenir à leur foyer, pour prendre leur part des souffrances et des dangers. Il fallait être là!

A son début, cet état de siège était très amusant, à raison de ses nouveautés. Une ville entière qui se nourrit de civets de rats et de *steaks* d'éléphants, cela n'arrive pas tous les jours.

Ce n'est pas précisément la foi philosophique qui soutient la population, c'est la gaité, l'attrait du nouveau, de l'inconnu.

"Quel parisien pur sang vous êtes, dit Duplessis, le banquier positif, à son ami Lemercier. Je crois que si la trompette du jugement dernier se faisait entendre, les parisiens se diviseraient de suite en deux camps. Les uns paraderaient dans les rues avec un drapeau rouge en chantant la Marseillaise; les autres hausseraient les épaules en disant: Bah! comme si le bon Dieu pouvait avoir le mauvais goût de détruire Paris, le rendez-vous des grâces. l'école

des arts, la fontaine de la raison, l'œil du monde," et l'ange destructeur les trouverait caressant leurs King Charles, et faisant des mots sur les femmes.

Et en effet on l'a vue, cette nation coupable autant qu'affolée, promener le drapeau rouge dans les rues teintes du sang de leurs frères, renversant tout ce qui avait fait la force et la gloire de leur pays, s'efforçant d'anéantir la France pour lui substituer on ne sait quelle combinaison de tyrannie et de licence, puisée dans les souvenirs et les plus absurdes les plus sombres légendes de la première révolution.

Cette commune de Paris a été le plus grand soufflet donné à la face de ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation moderne. Cet événement, qui fera tache ineffaçable dans l'histoire contemporaine, rappelle un mélange de sanglante orgie de la part de l'émeute, de coupable panique parmi la classe dirigeante, et d'imprudence inouïe de la part du gouvernement, que les générations futures ne pourront pas s'expliquer.

Lord Lytton n'a pas vécu pour finir son livre, et l'histoire de la commune est restée à l'état de projet. C'est une perte sans doute, mais qui n'affecte pas le reste de l'ouvrage. *Les Parisiens* ne sauraient être considérés comme un livre à sensation, attachant le lecteur par les péripéties d'un drame fortement charpenté ; c'est une étude sociale, et telle qu'elle est, elle est complète. La commune n'étant qu'une illustration de plus, un résultat, une conséquence des principes et des théories longuement et clairement discutées.

Et puis, du reste, il n'est pas difficile de deviner comment tous les personnages auraient traversé ce tourbillon.

Gustave Rameau, gravement impliqué dans le mouvement, aurait échappé au conseil de guerre, grâce à la protection de sir Graham Vane, et aurait épousé mademoiselle Julie Coumartin, qui aurait reçu la fortune laissée par son père à sir Graham Vane, et avec laquelle le jeune visionnaire pourrait se permettre une multitude d'expériences sociales.

On est déjà renseigné sur les autres personnages du livre.

Il est impossible de mentionner toutes les questions traitées plus ou moins longuement dans *Les Parisiens*. La condition sociale des artistes, les droits des femmes, les institutions politiques de France et de l'étranger, les révolutions politiques et économiques en voie d'écllosion dans le pays les plus avancés de l'Europe, tout cela est passé en revue avec un sens, une justesse, une profondeur, une connaissance des institutions et des hommes, digne de la réputation de l'auteur.

Madame Morley est un partisan fanatique des droits des femmes, tandis que son mari n'est pas loin de réclamer pour les droits des hommes qu'il prétend en grand danger. Dans une réunion chez Louvier, les hasards de la causerie amènent Sir Graham et la Signora Cicogna à traiter cette question.

“ Ne vous semble-t-il pas, dit la Signora, à mesure que la tendance de la civilisation moderne a été de rapprocher de plus en plus l'état intellectuel des femmes de celui des hommes—à mesure qu'elles lisent et qu'elles pensent—un sentiment de malaise, peut-être désordonné, peut-être irraisonnable, croit dans leur esprit que les conventions du monde s'opposent au complet développement des facultés qui se trouvent éveillées et de l'ambition excitée; elles ne peuvent que se révolter, quoique ce ne soit qu'en silence, contre les notions d'un autre siècle, lorsque la même éducation n'était pas accordée à leur sexe. Alors leur premier devoir était de passer dans le monde sans attirer l'attention; c'était un reproche d'être l'objet de la moindre remarque; les femmes étaient regardées comme des plantes de serre-chaude, et on leur refusait le droit de croître en liberté au grand air et à la lumière du ciel.

.....

Je ne prétends pas avoir étudié ces doctrines; je ne prétends pas qu'on puisse trouver des remèdes à cet état de malaise et d'instabilité; je doute qu'on puisse jamais trouver de remèdes; tout ce que je sais, c'est que je me sens désireuse de mouvement et de changement.”

Sir Graham Vane écoute ces doléances avec beaucoup d'attention, et de suite, élargit les visées de la conversation.

“ Je crois, dit-il, que je comprends votre sentiment mieux que les opinions de M. Morley. Vous dites avec beaucoup de vérité, que la civilisation moderne a pour résultat d'élever la position relative de la femme d'éducation au-dessus du niveau dont elle apprenait autrefois à se contenter—plus près peut-être du cœur de l'homme, parcequ'elle n'élevait pas la tête à sa hauteur—et de là un état de malaise et d'instabilité. Mais supposez-vous que, dans ce tourbillon et cette danse des atômes qui composent la boule roulante du monde civilisé, les femmes sont seules à éprouver ce malaise et cette instabilité? Ne voyez-vous pas parmi ces masses amoncelées dans les villes les plus riches du monde, des luttes et des révoltes contre l'ordre de choses établi? Dans ce sentiment de dissatisfaction, il y a un certain montant de vérité, parcequ'il forme un des éléments de la nature humaine; et jusqu'à présent, on n'a pas trouvé la solution du problème. Mais dans les opinions et les doctrines qui naissent de ce sentiment, la sagesse des plus

sages ne voit que la certitude d'une ruine commune, n'offrant pour la reconstruction, que les matériaux de l'ancien édifice.—matériaux qui ne seront pas améliorés, parcequ'ils auront été oblitérés.—Remontez des classes ouvrières, à toutes les autres possédant une plus grande culture intellectuelle, et vous trouverez la même instabilité—un bruit d'ailes inexpérimentées contre les barreaux qui les séparent de l'espace et contiennent leur ambition.—Demandez l'opinion de tous les jeunes hommes ambitieux d'Angleterre, peut-être de l'Europe. et au moins la moitié d'entre eux, partagés entre le respect du passé et la curiosité de l'avenir, vous répondront en soupirant : Je suis né un siècle trop tard ou un siècle trop tôt."

Cette complication d'une question sociale avec une question politique est en effet le grand problème de notre époque, et fait le thème principal du livre.

Tous les personnages sont des déclassés, ambitieux, sans scrupule, sans souci des droits des autres, haineux de toutes les classes dirigeantes, fanatiques de bouleversements, dans l'espoir d'y puiser ou la gloire ou la richesse, ou les jouissances, ou les positions, mais dans tous les cas, la satisfaction de leurs égoïstes désirs.

C'est la doctrine des droits et des intérêts de l'individu en opposition à celle des droits de la société. C'est le *contrat social* poussé dans ses dernières conséquences.

Dans la révolution dont notre siècle a été le théâtre, quels sont les acteurs qui peuvent revendiquer la gloire d'avoir donné aux idées nouvelles un appui fortement désintéressé, sûr de toute ambition et de toute rancune personnelles? Dans la dernière commune, combien sont tombés sous les barricades, victimes sincères de leurs doctrines? Et parmi ces malheureuses victimes, combien n'étaient à leur poste qu'après s'être grisées de leurs chimères et de leurs rêves d'ambition? Les mots, toujours les mots! Combien ne font-ils pas de victimes aveugles? Combien d'esprits faussés, combien d'intelligences dévoyées, combien de consciences oblitérées, simplement par des mots qui revêtent ce pouvoir de polarisation dont parle le docteur Holmes?

Que de masses soulevées au seul nom de la liberté, de progrès, de tyrannie, et d'autres fantômes ou fétiches? Et tout cela pour conduire au pouvoir ceux qui sont assez habiles pour exploiter la force de ces manœuvres dans les bouleversements politiques.

Ce courant de mécontentement dont parle Sir Graham Vane, existe dans toutes les sociétés d'Europe, et dans tous les pays où un gouvernement fortement constitué leur offre quelque résistance il entre vigoureusement en lutte. et sape directement la société,

dans son organisation sociale et économique aussi bien que politique.

En France, en Allemagne, en Russie, la société se débat dans les étranges filets que lui présentent de tous côtés le socialisme et le nihilisme.

Il était réservé à notre siècle de voir des princes radicaux et des rois carbonari. On dirait que toutes les anciennes institutions se sentent perdre pied, et quelles veulent se cramponner à tous les points d'appui à leur portée, même les plus faibles et les plus compromettants.

Quelle sera la fin de tout cela? La marche du monde est-elle ascendante? L'âge d'or reviendra-t-il jamais? Et en quoi consistera l'âge d'or? Le crime disparaîtra-t-il de la terre, ou ne verra-t-on disparaître que l'horreur qu'il inspire?

Telles sont les plus sérieuses questions du temps, et l'expérience seule pourra nous en donner la solution. Mais les optimistes les plus avancés doivent avouer qu'après avoir vu la commune de Paris, et après avoir étudié les moyens préventifs de pareils bouleversements, l'avenir n'est pas sans nuages.

Il y a dans les *Parisiens* aussi, quelques points noirs que nous ne croyons pas devoir passer sous silence.

Plusieurs des personnages — et des mieux traités du livre — appartiennent à la noblesse la plus irréprochable; mais ils parlent beaucoup trop souvent de leurs parchemins, c'est le propre de la vraie noblesse, des hommes de sang, d'imposer leur supériorité par leurs actes, par leur maintien, sans être obligés de ramener constamment la conversation sur l'armorial des croisés. Quand on entend un monsieur répéter constamment: je suis gentilhomme, on finit par l'oublier.

Un autre détail, Lord Lytton appartient à la génération de 1840; vers cette époque, sinon auparavant, il a puisé ses premières notions, il a réfléchi ses premières impressions de la vie parisienne. C'était l'époque où le réalisme dans tout l'éclat de sa force et dans tout l'attrait de sa nouveauté, surmenait les intelligences, les douait d'une activité factice, leur rendait, non pas nécessaire, mais plus naturel, l'usage de la fameuse liqueur verte qui a fait tant de victimes.

Il n'y a pas à cacher que plusieurs talents de premier ordre ont été dévoyés et ruinés par les séductions de la déesse aux yeux verts. Mais on aurait tort de considérer maintenant l'absinthe comme une influence sociale ou un accident sérieux du monde des lettres. La nouvelle jeunesse parisienne a de plus sûrs moyens de se griser. L'auteur aurait fait preuve de meilleur goût en

s'abstenant de présenter comme une habitude de caste, ce qui ne peut être, tout au plus qu'une faiblesse sans conséquence.

* * *

Parmi d'autres ouvrages étrangers récemment publiés sur la vie en France, nous pourrions encore citer ceux de Gréville-Murray, correspondant actuel du *New York Herald* à Paris. Celui qui a pour titre *The Member for Paris* est une étude, ou plutôt une esquisse des mœurs électorales sous l'empire. Seulement l'auteur s'est principalement attaché aux détails : il se défiait de ses grandes lignes et il avait raison. Il a choisi à peu près le même thème que Lord Lytton, mais lorsque celui-ci faisait un tableau, le premier s'en tenait à la photographie. Les noms de ces personnages sont à peine déguisés. Pour cette raison probablement, le livre avait été interdit en France, et n'a pu y être publié que depuis la guerre.

Un autre livre du même auteur, ayant pour titre *French Pictures in English Chalk*, tient parfaitement les promesses de son titre, c'est une collection de croquis, destinés à mettre en relief chacun un détail de la vie en France. La première de ces nouvelles se rapporte à la tenue des préfets à poigne, dans les élections, du temps de l'empire, mais peu à peu les événements se rapprochent, le ministre malgré lui tient son portefeuille de M. Thiers, puis l'Ambulance Fricoché, une pétroleuse, un héros de la Commune disent assez à quels détails ils se rattachent.

Dans toutes ces esquisses, d'un caractère très varié, et qui se recommandent surtout par la fidélité des détails, l'auteur a su, pourtant, se garder des exagérations qui se rencontrent à chaque pas dans les ouvrages français. On constate que l'auteur a eu le désir d'instruire et non de dénigrer.

Il y a quelque trois ans, Emile de Girardin écrivait dans la *France*, au sujet d'un roman de Marc Bazeux, dont il était forcé d'interrompre la publication :

"Dans un journal sous ma direction, l'empire pourra être blâmé lorsque l'impartialité l'exigera ; mais de mon assentiment, il n'y sera injurié, outragé."

Ces paroles sont empreintes d'un fonds commun de bon sens qu'il est vraiment très-extraordinaire qu'on ait jamais pu l'oublier.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

CHAPITRE VI

QUE L'ÉTAT A LE DEVOIR DE PROTÉGER L'ÉGLISE

§ III.—*Le Christianisme n'a pas changé la nature intime de l'Etat, mais il a modifié ses rapports extérieurs.*

(suite)

Une grave erreur est à éviter en cette matière ; elle consiste à croire que l'Etat doit protéger l'Eglise en vertu d'un changement produit par le christianisme dans sa nature même. Cela mènerait à des conséquences très-erronées. En effet, si le gouvernant se mettait dans l'esprit que l'obligation où il est d'appuyer par une sanction les lois ecclésiastiques vient de ce que, en embrassant la foi, le pouvoir civil s'est trouvé intrinsèquement changé, autre qu'il était dans l'ordre naturel, de sorte que son objet propre n'est plus le pouvoir temporel reposant sur la paix publique et le maintien de la justice sociale, mais le salut des âmes ou encore l'honnêteté surnaturelle des mœurs, c'est-à-dire la vertu en tant qu'élevée par l'Evangile au surnaturel ; si, disons-nous, le gouvernant allait se faire une opinion si erronée, il s'arrogerait par là le droit de porter des lois dans l'ordre religieux et de mettre directement la main à ce qui touche la foi et la morale. Ce fut l'erreur des empereurs du Bas-Empire, erreur qui eut son imitation dans les prétentions du Gallicanisme et du Febronianisme, et qu'on essaie de ressusciter dans les Etats modernes depuis que, par la conces-

sion de la liberté des cultes, ils ont cessé d'être catholiques. Mais le siècle s'épouvante-t-il jamais de la contradiction et de l'absurde ? Il faut donc brièvement éclaircir ce point.

Nous disons donc que la fin du pouvoir politique en soi ne peut être qu'une fin naturelle, et en voici la raison : la fin est proportionnelle au principe, rien ne pouvant être supérieur à la cause de son être. Or, le principe du pouvoir politique est la nature seule ; en effet, il n'est pas d'institution divine surnaturelle comme l'Eglise, mais il tire son origine des simples données de la raison ; donc sa fin ne peut être qu'une fin naturelle, puisque la nature ne peut s'élever au-dessus d'elle-même en dirigeant vers ce qui est en dehors de sa sphère et de ses forces. Or, si la fin du pouvoir politique en soi est naturelle, naturelle en soi elle est demeurée, même après le christianisme, car nul accroissement intrinsèque surnaturel n'aurait pu lui survenir que par une concession positive de Dieu ; or, cette concession n'a point eu lieu dans la loi évangélique, puisque le nouveau pouvoir que Jésus-Christ venait apporter sur la terre, ce n'est pas à César, c'est à Pierre et aux Apôtres seulement qu'il l'a conféré. Qu'ensuite le pouvoir politique dans la sphère même naturelle soit restreint en soi au seul ordre externe, on le conclut facilement de ce que les moyens dont il dispose ne s'étendent plus outre ; or, il n'est pas de but fixé par la nature pour lequel elle ne fournisse en même temps les moyens convenables.

Qu'est-ce donc que la venue de Jésus-Christ a changé dans le pouvoir politique ? Elle en a changé les rapports extérieurs. Le pouvoir politique autrefois se rapportait à la fin purement naturelle des individus, maintenant il se rapporte à la fin surnaturelle. Autrefois il était en contact avec une autorité religieuse qu'il possédait ou qui était en sa dépendance, maintenant il a devant lui un sacerdoce d'origine plus haute que la sienne, totalement distinct et au-dessus de lui. Autrefois il suffisait que l'ordre public se réglât sur l'honnêteté morale connue par la raison, maintenant il faut que cette moralité soit définie par la révélation et les prescriptions de l'Évangile (1). On voit par là que le changement de rapports dont nous parlons se fonde sur trois choses conformément à ce que nous avons dit (§ II). La première est que, dans le christianisme, le peuple n'est plus composé de simples hommes, mais de fidèles, c'est-à-dire d'hommes engendrés par le Christ à la vie de la grâce, avec de nouveaux

(1) Comme on le voit, nous faisons abstraction de la constitution de l'église judaïque ; nous parlons simplement du pouvoir religieux parmi les gentils.

droits et de nouveaux devoirs. Le terme envisagé par l'autorité politique est donc changé; or, tout changement dans le terme emporte conséquemment dans le sujet corrélatif un changement de rapport. La seconde est que, par l'établissement de l'Eglise, la société a été de droit divin soumise au gouvernement d'un nouveau pouvoir suprême, le pouvoir sacerdotal, qui est absolument indépendant du pouvoir politique avec lequel il doit aller d'accord afin que la société soit ordonnée et tranquille dans sa marche. Enfin, si le gouvernement lui-même s'est fait chrétien, il lui est impossible de n'agir pas conformément à sa foi, même en tant que gouvernant, parce que la foi se pose comme la règle suprême de toute action morale, et qu'il serait absurde de vouloir soustraire à l'ordre moral les actes gouvernementaux comme s'ils n'étaient pas des actes libres et partant susceptibles de bonté ou de malice (1).

Deux corollaires découlent de là : le premier, que par l'avènement du christianisme le pouvoir politique s'est trouvé resserré dans des bornes plus étroites; le second, que dans ses limites nouvelles et réduites ce même pouvoir a été élevé de beaucoup au dessus de sa propre nature. Il a été réduit à de plus étroites limites, puisque, selon la sage remarque de Suarez, l'ordre religieux qui dépendait de lui dans le paganisme lui a été enlevé tout entier. La religion alors comme institution publique avait pour but le prospérité de l'Etat, conséquemment ou elle était une appartenance du pouvoir royal ou elle s'unissait à celui-ci dans la même per-

(1) C'est en substance la doctrine enseignée par Suarez comme par tous les autres docteurs catholiques. "Le pouvoir civil, dit-il, même en tant qu'il se trouve joint à la foi dans les principes chrétiens, encore qu'il ne s'étende pas dans son objet et ses actes à la fin surnaturelle ou spirituelle de l'homme, peut toutefois dans ses lois, et même en partie doit avoir en vue la fin surnaturelle et y rapporter l'acte même législatif." "Dico potestatem civilem (etiam prout est in principibus christianis fidei conjuncta) non extendi in materia vel actibus suis ad finem supernaturalem seu spiritualementem vite futuræ vel presentis; licet ipsi legislatores fideles in suis legibus ferendis intueri possint et ex parte debeant supernaturalem finem et actum ipsum ferendi legem in supernaturalem finem referre." [De Legibus, l. III, c. VII]. Puis, venant à s'expliquer plus en particulier, le célèbre théologien ajoute que "cette relation du pouvoir civil au bien religieux s'entend de deux manières. Premièrement, dans le sens d'une ordination, d'une relation positive, et elle est alors ordinairement de simple conseil, pourvu qu'il n'y ait ni précepte spécial, ni nécessité qui la commande..... Deuxièmement, dans un sens négatif, je veux dire dans le sens d'un soin préobtentio; et cette prudence précautionneuse du pouvoir civil a son principe dans la foi, et on peut la nommer une certaine relation virtuelle à la fin dernière. Et elle n'est pas seulement un conseil, c'est un vrai précepte qui regarde surtout le prince chrétien et catholique." "Est autem observandum hanc relationem posse dupliciter fieri. Primo per positivam ordinationem et sic regulaverit erit in consilio, nisi speciale preceptum vel necessitas ad illum obligaverit..... Secundo intelligi potest per negationem tantum, seu per circumspicientem nihil statuendi per hanc potestatem, quod sit contrarium fini supernaturali vel ejus consecutionem impedire possit; quæ observatio et prudens cautio ex fide procedit et virtualis quædam relatio in ultimum finem dei potest. Estaque non tantum in consilio sed etiam in precepto, maxime proprio christiani et catholici principis ut constat." [Ibid.]

sonne ou elle lui demeurerait subordonnée. C'est ainsi que nous voyons Anius et roi et prêtre d'Apollon (1); chez les Romains le pontificat suprême était comme la couronne et le complément de la dignité impériale. Mais à présent sous l'Évangile la religion tant publique que privée est entendue et voulue pour elle-même comme une institution qui se rapporte à la gloire de Dieu et au salut des âmes; elle n'est ordonnée à aucun bien terrestre, mais tout bien terrestre lui est ordonné. Aussi les intérêts religieux ont-ils été confiés non pas au prince mais aux évêques ayant pour chef le Pontife romain, et cela par institution immédiate de Jésus-Christ (2). Seulement cette limitation du pouvoir civil a tourné à sa plus grande exaltation et à sa plus grande gloire. Car en vertu de l'alliance que le pouvoir civil doit faire avec le nouveau pouvoir spirituel, et de la protection qu'il lui doit, d'administrateur d'un bien purement humain il est devenu coopérateur de l'Église dans une œuvre divine qui n'est pas limitée à cette vie mais qui touche à la vie future. Il participe indirectement à l'empire universel de l'Église, et son glaive matériel, par une sorte de consécration que lui donne son contact avec le glaive spirituel, d'instrument de mort devient instrument de vie. C'est de quoi l'État devrait justement s'enorgueillir. Mais par une illusion satanique il méconnaît d'abord sa dignité en se séparant de l'Église, puis s'étant ainsi refait païen il cherche à reprendre sur la religion de Jésus-Christ ce plein empire qu'il exerçait autrefois sur les superstitions du Paganisme.

§ IV—Réponse aux deux sophismes objectés dans le principe.

Il est facile maintenant de répondre aux deux sophismes dans lesquels on voulait conclure de la nature de l'État, qu'il doit être indifférent à toute religion, et qu'il ne peut accorder sa protection à l'Église. L'État, disait-on, a pour fin le bonheur temporel de la société: la paix, la justice extérieure, la somme des moyens nécessaires au bien-être d'ici-bas; il est distinct de l'Église qui se propose le bonheur spirituel et éternel, donc il doit en être séparé. Il ne peut donner la vérité, donc il ne peut la protéger.

(1) Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos.
Virgil. Æneid. III, 28.

(2) Quoad illa quæ pertinent ad religionem, civilis potestas magis limitata nunc est in Ecclesia quam esset aute christianam religionem. Nam olim cura religionis ordinabatur ad honestam felicitatem reipublicæ: nunc autem religio et spiritualis salus et felicitas per se primo intenta est, et reliqua propter illam. Et ideo olim cura religionis vel pertinebat ad potestatem regiam, vel cum illa conjungebatur in eadem persona, vel illi subordinabatur: nunc autem cura religionis specialiter Pastoribus Ecclesiæ commissa est. Suarez De Leg., l. IV, c. XI.

Nous pourrions insister sur la fin de l'Etat telle que nos adversaires la décrivent et montrer comment depuis l'apparition du christianisme elle est incapable de répondre à ce qu'exige la dignité humaine et de procurer le bien véritable de la société sans être en rapports étroits avec l'Eglise. Mais parce que ce point sera traité plus loin, qu'il nous suffise de discuter ici les deux arguments qui appuient cette doctrine. Il est vrai que la fin politique étant ce que nous avons dit, l'Etat apparaît par là même distinct de l'Eglise, car toute société est spécifiée par sa fin propre. Mais s'ensuit-il qu'il doive en être séparé? Nullement. Le corps aussi est distinct de l'âme, et pourtant il n'en est point séparé, il lui est même uni de la plus étroite union, il y a entre eux union de nature et union de personne. Nous au contraire de ce que l'Etat est distinct de l'Eglise nous concluons tout l'opposé, à savoir qu'ils ont le droit de s'entr'aider et de diriger harmoniquement, suivant leur fin propre, la même société. Autrement, cette société soumise à ces deux pouvoirs courrait risque, à supposer qu'ils soient en désaccord, de se trouver en opposition avec elle-même et d'être tirée en sens contraire non sans une perturbation profonde.

Il est sûr également que l'Etat dont l'origine est humaine ne peut donner la vérité qui est d'origine divine. L'Eglise seule, infallible par assistance divine, a ce pouvoir. Mais quoi! parce que le corps est incapable de créer l'âme, direz-vous qu'une fois animé il ne peut plus concourir au développement extérieur de ses forces? Le fait vous démentirait. De ce que l'Etat ne peut de lui-même donner la vérité, il résulte seulement qu'il doit bien se garder de s'immiscer n'importe comment dans les décisions dogmatiques ou morales, ce qui renverse, soit dit en passant, les prétentions outrées du *Placet* et de l'*Exequatur* dont nous avons déjà dit un mot et que nous verrons plus loin. Mais il ne s'ensuit aucunement que l'Etat recevant la vérité de l'Eglise qui seule ici-bas est maîtresse de vérité, ne puisse ou ne doive lui prêter l'aide de son bras pour remplir librement sa divine mission sans être arrêtée par des obstacles matériels. Bien plus, cela est très-conforme au plan divin et à l'ordre rationnel d'après lequel le corps doit être au service de l'esprit et la force matérielle au service de la force morale.

Finissons ici par une considération très grave. Le Pape en proscrivant le sentiment erroné d'après lequel la meilleure forme de gouvernement politique est celle qui établit la liberté de conscience et l'impunité pour les délits religieux affirme qu'il est contraire à la doctrine de la sainte Ecriture, de l'Eglise et des Pères (1).

(1) *Contra Sacram Litterarum, Ecclesie, sanctorumque Patrum doctrinam. Encyclique Quanta cura & Atque contra.*

L'Écriture a toujours des louanges pour les rois qui firent servir le sceptre de la justice à la défense de la vraie religion. Il était prescrit dans l'ancien Testament que les rois de Juda lors de leur sacre recevraient des prêtres le livre de la loi, pour signifier qu'ils devaient gouverner la nation conformément à cette loi. C'est Dieu qui, à proprement parler, est roi, les gouvernants ne sont que ses ministres (1). Or quels ministres que ceux qui se montreraient indifférents aux insultes faites à leur Seigneur et laisseraient impunément violer ses lois ; Jésus-Christ lui-même nous a donné l'enseignement de son exemple quand il frappa du fouet les profanes qui déshonoraient le temple. Ensuite la tradition de l'Eglise est constante et ne souffre aucune exception. Que l'on consulte les Décrétales, les Cānons des Conciles, les enseignements des Pères et des Docteurs, on les trouvera tous constamment unanimes à faire un devoir aux princes chrétiens de protéger l'Eglise et de punir les transgresseurs de ses lois. Qu'il nous suffise d'apporter ici l'autorité de deux saints auxquels leur sagesse à gouverner l'Eglise a valu le surnom de grands : saint Léon et St. Grégoire. Le premier parlant à Turribe de la rigueur des lois portées contre les propagateurs d'hérésie s'exprime ainsi : " Cette sévérité fut avantageuse à l'Eglise dont le gouvernement est béni ; quoique satisfaite du jugement sacerdotal elle répugne aux exécutions sanglantes, néanmoins elle se trouve aidée par les constitutions sévères des princes chrétiens, car, et c'est ce qui arrive quelquefois, qui redoute le supplice corporel recourt parfois au remède spirituel (2)." Le second dans sa lettre à l'empereur Maurice lui fait cette leçon : " La puissance de mes maîtres sur tous les hommes leur a été donnée d'en haut pour aider les gens de bien, élargir la voie du ciel et faire servir le royaume terrestre au royaume céleste (3)." Après ces deux grands Papes, voici deux saints Docteurs Saint Pierre Damien écrit à saint Hannon, archevêque de Cologne, " que ces deux dignités (la dignité royale et la dignité sacerdotale) ont besoin de s'entr'aider, le sacerdoce étant protégé par le secours de l'empire et l'empire étant soutenu par la sainteté de l'office sacerdotal (4)." " Saint Bernard exhorte ainsi

(1) Cum essetis ministri regni illius. Sap VI.

(2) Profuit ista districtio ecclesiasticæ lenitati, quæ etsi sacerdotali contenta iudicio, eruentis refugit ultiones, severis tamen Christianorum principum constitutionibus adjuvatur : dum ad spirituale nonnunquam recurrunt remedium, qui timent corporale supplicium. Epist. 15 ad Turrib- Astur. epis.

(3) Ad hoc enim potestas super omnes nomines Dominorum meorum pietati cælestis data est, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cælorum via largius pateat, ut terrestre regnum cælesti regno famuletur. Epist. I. III ep. 65 ad Maurit. August.

(4) Quoniam utraq; dignitas alternæ invicem utilitatis est indiga, dum et sacerdotium regni iustione protegitur, et regnum sacerdotalis officii sanctitate fulcitur. Epist. I. III. ep. 6.

le Pape Eugène III : " Il s'agit, maintenant que le Seigneur souffre de tirer les deux glaives.... mais qui les tirera si ce n'est vous ? Tous deux sont à Pierre ; l'un c'est à son signe, l'autre c'est de sa propre main, quand il est besoin, qu'ils doivent sortir du fourreau (1)." Et cette métaphore si expressive des deux glaives qui doivent s'unir était devenue si commune dans l'Eglise que les princes séculiers eux-mêmes en usaient dans les assemblées de la nation ou comme on dirait actuellement dans leurs discours de la Couronne. Ainsi le roi Edgar adressait aux évêques réunis à Dunstan en Angleterre ces fortes et éloquents paroles : " Rivalisons de zèle, ô évêques, rivalisons de zèle dans les voies du Seigneur et dans l'observance des commandements de notre Dieu. Le temps est venu de se lever contre ceux qui ont dissipé la loi divine. Moi, je porte le glaive de Constantin : vous, celui de Pierre. Donnons-nous la main ; joignons le glaive au glaive, et que les lépreux soient chassés hors du camp, que le sanctuaire du Seigneur soit purifié et que les fils de Lévi le servent dans le temple (2)." Frédéric II lui-même de si horrible mémoire contraint par l'opinion confessait aux princes dans la diète de Worms que " le glaive matériel est ordonné à la défense du glaive spirituel (3)." "

Que les laïques ignorent cette perpétuelle tradition de l'Eglise c'est excusable, car ils ne sont pas obligés d'avoir de la doctrine sacrée, une science bien vaste. Mais à ce sujet il faut remarquer que par la raison contraire les ecclésiastiques ne peuvent bénéficier de cette excuse, et que, en une matière si délicate comme est la morale, surtout quand elle touche à la religion, le premier soin de tout bon catholique doit être de s'informer du sentiment de l'Eglise afin de se préserver de tout péril d'erreur. Peu importe ce que pensent les Parlements modernes et les maîtres du droit nouveau : ils se font le porte-voix de bien autres extravagances, et la science humaine serait bien malheureuse si de pareils enseignements devoient être sa règle. Le catholique sincère sait que la colonne et la maîtresse de la vérité est l'Eglise de Jésus-Christ ; il cherche avant tout la pensée et le jugement de cette Eglise ; il ne s'efforce pas de ramener à des sens plus ou moins violents la doctrine qu'elle

(1) *Exerendus est nunc uterque gladius in passione Domini.... per quem autem nisi per vos ? Petri uterque est ; alter suo nutu, alter suo manu, quoties neesse est, evaginandus. Epist. 256 ad Euge.*

(2) *Æmulamini, ô sacerdotes, æmulamini vias Domini et justitias Dei nostri. Tempus insurgendi contra eos qui dissiparunt legem. Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus. Jungamus dexteras ; gladium gladio copulemus, et ejiciantur extra castra leprosi et purgetur sanctuarium Domini, et ministrent in templo filii Levi.*

(3) *Gladius materialis constitutus est in subsidium gladii spiritualis. Pertz. Monum. Germ. hist. t. IV. p. 234.*

professe, mais il conforme volontiers sa manière de voir à un enseignement qu'il a reçu dans toute la sincérité de son cœur.

CHAPITRE VII

RÉFUTATION DE LA DOCTRINE D'UN CATHOLIQUE LIBÉRAL SUR LA
SUBORDINATION DE L'ÉTAT A L'ÉGLISE.

Ce que nous avons dit jusqu'ici peut se résumer ainsi : l'État quoique distinct de l'Eglise lui est néanmoins subordonné ; il ne peut se séparer d'elle en proclamant la liberté de conscience et des cultes ; il est obligé de lui accorder la protection de ses lois et de faire servir son glaive matériel à la défense du royaume de Dieu et de l'ordre spirituel. *Karolus, Dei gratia rex, Ecclesie defensor et in omnibus Apostolicæ Sedis adjutor fidelis* (1), telle était la formule que Charlemagne, ce vrai type des princes chrétiens, mettait d'habitude en tête de ses lois.

Cette doctrine qui est celle de tous les Pères et de tous les Docteurs est combattue par ce qu'on appelle les catholiques libéraux. Ils sont nombreux encore en France et en Belgique. En Italie leur parti quoique microscopique a pour organe la *Rivista universale* de Gênes. C'est à elle que nous en avons.

Dans un article publié dans cette revue (2) le même auteur que nous avons déjà réfuté (3) prétend établir l'autonomie absolue de l'État et la pleine indépendance où il est de l'autorité de l'Eglise. Et ce qui est plus curieux, c'est qu'il soutient son opinion non-seulement comme étant plus rationnelle mais encore comme étant plus conforme aux intérêts du christianisme. Et bien que par après comme s'il s'apercevait de la confusion où il jette la société, il conseille aux deux pouvoirs l'accord et l'harmonie, cette harmonie, cet accord qu'il propose est une puérile illusion ou une contradiction manifeste. Et qu'on ne s'en étonne pas ; il faut se le rappeler, l'un des privilèges des catholiques libéraux, c'est l'incohérence. Mais exposons brièvement cette théorie.

§ I.—*Théorie d'un catholique libéral sur les relations qui peuvent exister entre l'Eglise et l'Etat.*

Voici ce qu'il avance : « Relativement aux rapports qui peuvent exister entre l'Eglise et l'Etat, le pouvoir religieux et le pouvoir

(1) Charles, roi par la grâce de Dieu, défenseur de l'Eglise et coadjuteur fidèle du Siège apostolique en toutes choses.

(2) Cahier 60.

(3) Page 71 et suiv.

civil, la raison nous montre comme possibles, et l'histoire nous révèle comme réalisés quatre systèmes seulement: a) celui de la confusion des deux pouvoirs, b) celui de la subordination du pouvoir religieux au pouvoir civil ou c) de celui-ci à celui-là, d) celui de la séparation de l'un et de l'autre. Ce dernier peut être diversement entendu et appliqué comme nous allons le voir (1). Il établit ensuite que des trois premiers systèmes aucun n'est admissible: ni celui de la confusion des deux pouvoirs, puisque l'Eglise est distincte de l'Etat par son institution, sa fin et son ministère; ni celui de la subordination de l'Etat à l'Eglise et de l'Eglise à l'Etat, parce que ces deux systèmes équivalent au fond à l'identification des deux pouvoirs et à l'anéantissement de toute liberté, l'Eglise devenant un instrument de l'Etat ou l'Etat un instrument de l'Eglise. Reste donc la séparation. Mais la séparation peut s'entendre et se pratiquer de trois manières. Premièrement par voie de lutte réciproque, et cela, à part quelques circonstances, ne convient généralement pas: ce serait une source de troubles et de maux. Deuxièmement par voie d'indifférence mutuelle et c'est encore à rejeter comme contraire au plan divin, à l'unité d'un sujet qui est à la fois citoyen et fidèle, aux intérêts mêmes des deux sociétés. Troisièmement enfin par voie, comment dirons-nous? de respect mutuel, en tant que les deux sociétés se maintiennent dans leur propre sphère en toute liberté et autonomie, développant chacune dans les bornes qui la limitent, sa vie propre, sans immixtion aucune soit d'un côté soit de l'autre. C'est à cette espèce de séparation qu'il s'arrête comme à celle qui doit inmanquablement produire l'accord le plus vrai et le plus sympathique (2).

(1) Rivista universale. Cahier 60, p. 464.

(2) Ibid. p. 472.

(à continuer.)

ASSUREZ VOS MAISONS ET VOS BATIMENTS DE FERME

A LA

CIE. D'ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA

BUREAU PRINCIPAL

180, RUE ST. JACQUES, MONTREAL

CAPITAL AUTORISÉ - - - \$1,000,000

OFFICIERS

WM. ANGUS, Président. A. DESJARDINS, M. P., Vice-Président.
EDWARD H. GOFF, Directeur Gérant et Secrétaire.
J. H. SMITH, Inspecteur en Chef.

DIRECTEURS

WM. ANGUS, (<i>Président de la Compagnie de papier du Canada,</i>) Montréal.	JOHN FLETCHER, Rigaud, Q.
A. DESJARDINS, M. P., (<i>Propriétaire du Nouveau Monde,</i>) Montréal.	COL. A. A. STEVENSON, Montréal.
HON. M. H. COCHRANE, (<i>Sénateur,</i>) Compton.	J. B. POULIOT, M. P., Rivière du Loup.
EDWARD H. GOFF, <i>Directeur Gérant,</i> Montréal.	THOMAS LOGAN, Sherbrooke.
J. M. BROWNING, (<i>Président du Conseil de l'Agriculture,</i>) Montréal.	T. H. MAHONY, Québec.
	L. H. BLAIS, Montmagny.
	R. MULHOLLAND, Cobourg, Ont.
	JOHN FISHER, Cobourg, Ont.
	R. AGUR, (<i>Banquier,</i>) Ingersoll, Ont.
	JAMES H. SMITH, Montréal.

SUCOURSALES

COBOURG, Ont.	OTTAWA, Ont.	QUÉBEC
W. T. FISH Agent Général.	W. H. CLUFF Agent Général.	T. H. MAHONY Agent Général.
J. FLYNN, INSPECTEUR.		

Avantages Offerts

Cette Compagnie fait une spécialité d'assurer les bâtiments de ferme, les résidences privées et les propriétés peu exposées, contre les pertes par le feu et la foudre.

Elle paie toutes les pertes causées par le feu ou le dommage fait par la foudre, que l'incendie s'en suive ou non.

Elle assure les animaux contre la mort par la foudre, tant dans les bâtisses que sur le terrain de l'assuré.

Elle refuse d'assurer les moulins, boutiques, tanneries, magasins, hôtels et autres propriétés peu sûres. Elle n'est pas sujette aux pertes lourdes des grandes conflagrations et offre une garantie certaine à ceux qu'elle assure.

C'est une institution purement canadienne, ses affaires sont limitées à la Puissance, et elle est sous la direction d'hommes qui ont consacré plusieurs années à cette branche particulière d'assurance et qui comprennent parfaitement les exigences de la classe des cultivateurs.

LE PAYS DES FOURRURES

CHAPITRE IV

EN CAMPENENT DE NUIT

(Suite)

Ainsi, Jasper Hobson ne s'était pas trompé sur la question du point de rupture. C'était l'isthme qui avait cédé aux secousses du tremblement de terre. Aucune trace du continent américain, plus de falaises, plus de volcans dans l'ouest de l'île. La mer partout.

L'angle, formé au sud-ouest de l'île par le détachement du glaçon, dessinait maintenant un cap assez aigu qui, rongé par les eaux plus chaudes, exposé à tous les chocs, ne pouvait évidemment échapper à une destruction prochaine.

Les explorateurs reprirent donc leur marche, en prolongeant la ligne rompue qui, presque droite, courait à peu près ouest et est. La cassure était nette, comme si elle eût été produite par un instrument tranchant. On pouvait, en de certains endroits, observer la position du sol. Cette berge, mi-partie glace, mi-partie terre et sable, émergeait d'une dizaine de pieds. Elle était absolument accore, sans talus, et quelques portions, quelques tranches plus fraîches, attestaient des éboulements récents. Le sergent Long signala même deux ou trois petits glaçons détachés de la rive, qui achevaient de se dissoudre au large. On sentait que dans ses mouvements de ressac, l'eau plus chaude rongerait plus facilement cette lisière nouvelle, que le temps n'avait pas encore revêtu, comme le reste du littoral, d'une sorte de mortier de neige et de sable. Aussi, cet état de choses était-il rien moins que rassurant.

Mrs. Paulina Barnett, le lieutenant Hobson et le sergent Long, avant de prendre du repos, voulurent achever l'examen de cette arête méridionale de l'île. Le soleil, suivant un arc très-allongé, ne devait pas se coucher avant onze heures du soir, et, par conséquent, le jour ne manquait pas. Le disque brillant se trainait avec lenteur sur l'horizon de l'ouest, et ses obliques rayons projetaient démesurément devant leurs pas les ombres des explorateurs. A de certains instants, la conversation de ceux-ci s'animait, puis, pendant de longs intervalles, ils restaient silencieux, interrogeant la mer, songeant à l'avenir.

L'intention de Jasper Hobson était de camper, pendant la nuit, à la baie de Washburn. Rendu à ce point, il aurait fait environ dix-huit milles, c'est-à-dire, si ses hypothèses étaient justes, la moitié de son voyage circulaire. Puis, après quelques heures de repos, quand sa compagne serait remise de ses fatigues, il comptait reprendre, par le rivage occidental, la route du fort Espérance.

Aucun incident ne marqua cette exploration du nouveau littoral, compris entre la baie des Morses et la baie Washburn. A sept heures du soir, Jasper Hobson était arrivé au lieu de campement dont il avait fait choix. De ce côté, même modification. De la baie Washburn, il ne restait plus que la courbe allongée, formée par la côte de l'île, et qui, autrefois, la délimitait au nord. Elle s'étendait sans altération jusqu'à ce cap qu'on avait nommé cap Michel, et sur une longueur de sept milles. Cette portion de l'île ne semblait avoir souffert aucunement de la rupture de l'isthme. Les taillis de pins et de bouleaux, qui se massaient un peu en arrière, étaient feuillus et verdoyants à cette époque de l'année. On voyait encore une assez grande quantité d'animaux à fourrures bondir à travers la plaine.

Mrs. Paulina Barnett et ses deux compagnons de route s'arrêtèrent en cet endroit. Si leurs regards étaient bornés au nord, du moins, dans le sud, pouvaient-ils embrasser une moitié de l'horizon. Le soleil traçait un arc tellement ouvert que ses rayons, arrêtés par le relief du sol plus accusé vers l'ouest, n'arrivaient plus jusqu'aux rivages de la baie Washburn. Mais ce n'était pas encore la nuit, pas même le crépuscule, puisque l'astre radieux n'avait pas disparu.

— Mon lieutenant, dit alors le sergent Long du ton le plus sérieux du monde, si, par miracle, une cloche venait à sonner en ce moment, que croyez-vous qu'elle sonnerait ?

— L'heure du souper, sergent, répondit Jasper Hobson. Je pense, madame, que vous êtes de mon avis ?

— Entièrement, répondit la voyageuse, et puisque nous n'avons

qu'à nous asseoir pour être attablés, asseyons-nous. Voici un tapis de mousse,—un peu usé, il faut bien le dire,—mais que la Providence semble avoir étendu pour nous."

Le sac aux provisions fut ouvert. De la viande sèche, un pâté de lièvres, tiré de l'officine de Mrs. Joliffe, quelque peu de biscuit, formèrent le menu du souper.

Ce repas terminé un quart d'heure après, Jasper Hobson retourna vers l'angle sud-est de l'île, pendant que Mrs Paulina Barnett demeurait assise au pied d'un maigre sapin à demi ébranché, et que le sergent Long préparait le campement pour la nuit.

Le lieutenant Hobson voulait examiner la structure du glaçon qui formait l'île, et reconnaître, s'il était possible, son mode de formation. Une petite berge, produit par un éboulement, lui permit de descendre jusqu'au niveau de la mer, et, de là, il put observer la muraille accore qui formait le littoral.

En cet endroit, le sol s'élevait de trois pieds à peine au-dessus de l'eau. Il se composait, à sa partie supérieure, d'une assez mince couche de terre et de sable, mélangée d'une poussière de coquillages. Sa partie inférieure consistait en une glace compacte, très-dure et comme métalisée, qui supportait ainsi l'humus de l'île.

Cette couche de glace ne dépassait que d'un pied seulement le niveau de la mer. On voyait nettement, sur cette compure nouvellement faite, les stratifications qui divisaient uniformément l'icefield. Ces nappes horizontales semblaient indiquer que les gelées successives qui les avaient faites s'étaient produites dans des eaux relativement tranquilles.

On sait que la congélation s'opère par la partie supérieure des liquides; puis si le froid persévère, l'épaisseur de la carapace solide s'accroît en allant de haut en bas. Du moins, il en est ainsi pour les eaux tranquilles. Au contraire, pour les eaux courantes, on a reconnu qu'il se formait des glaces de fond, lesquelles montaient ensuite à la surface.

Mais, pour ce glaçon, base de l'île Victoria, il n'était pas douteux que, sur le rivage du continent américain, il ne se fût constitué en eaux calmes. Sa congélation s'était évidemment faite par sa partie supérieure, et, en bonne logique, on devait nécessairement admettre que le dégel s'opérerait par sa surface inférieure. Le glaçon diminuerait d'épaisseur, quand il serait dissous par des eaux plus chaudes, et alors le niveau général de l'île s'abaisserait d'autant par rapport à la surface de la mer.

C'était là le grand danger.

Jasper Hobson, on vient de le dire, avait observé que la couche solidifiée de l'île, le glaçon proprement dit, ne s'élevait que d'un

ped environ au-dessus du niveau de la mer. Or, on sait que tout au plus les quatre cinquièmes d'une glace flottante sont immergés. Un icefield, un iceberg, pour un pied qu'ils ont au-dessus de l'eau, en ont quatre au-dessous. Cependant, il faut dire, suivant leur mode de formation ou leur origine, la densité, ou, si l'on veut, le poids spécifique des glaces flottantes est variable. Celles qui proviennent de l'eau de mer, poreuses, opaques, teintes de bleu ou de vert, suivant les rayons lumineux qui les traversent, sont plus légères que les glaces formées d'eau douce. Leur surface saillante s'élève donc un peu plus au-dessus du niveau océanique. Or, il était certain que la base de l'île Victoria était un glaçon d'eau de mer. Donc, tout considéré, Jasper Hobson fut amené à conclure, en tenant compte du poids de la couche minérale et végétale qui recouvrait le glaçon, que son épaisseur au-dessous du niveau de la mer devait être de quatre à cinq pieds environ. Quant aux divers reliefs de l'île, aux éminences, aux extumescences du sol, ils n'affectaient évidemment que sa surface terrestre et sableuse, et on devait admettre que, d'une façon générale, l'île errante n'était pas immergée de plus de cinq pieds.

Cette observation rendit Jasper Hobson fort soucieux. Cinq pieds seulement ! Mais, sans compter les causes de dissolution auxquelles cet icefield pouvait être soumis, le moindre choc n'amènerait-il pas une rupture à sa surface ? Une violente agitation des eaux, provoquée par une tempête, par un coup de vent, ne pouvait-elle entraîner la dislocation du champ de glaces, sa rupture en glaçons et bientôt sa décomposition complète ? Ah ! l'hiver, le froid, la colonne mercurielle gelée dans sa cuvette de verre, voilà ce que le lieutenant Hobson appelait de tous ses vœux ! Seul, le terrible froid des contrées polaires, le froid d'un hiver arctique, pourrait consolider, épaissir la base de l'île, en même temps qu'il établirait une voie de communication entre elle et le continent.

Le lieutenant Hobson revint au lieu de halte. Le sergent Long s'occupait d'organiser la couchée, car il n'avait pas l'intention de passer la nuit à la belle étoile, ce à quoi la voyageuse se fût pourtant résignée. Il fit connaître à Jasper Hobson son intention de creuser dans le sol une maison de glace, assez large pour contenir trois personnes, sorte de "snow-house," qui les préserverait fort bien du froid de la nuit.

"Dans le pays des Esquimaux, dit-il, rien de plus sage que de se conduire en Esquimau."

Jasper Hobson approuva, mais il recommanda à son sergent de ne pas trop profondément fouiller dans le sol de glace, qui ne devait pas mesurer plus de cinq pieds d'épaisseur.

Le sergent Long se mit à la besogne. Sa hachette et son couteau à neige aidant, il eut bientôt déblayé la terre et creusé une sorte de couloir en pente douce qui aboutissait directement à la carapace glacée. Puis il s'attaqua à cette masse friable, que le sable et la terre recouvraient depuis de longs siècles.

Il ne fallait pas plus d'une heure pour creuser cette retraite souterraine, ou plutôt ce terrier à paroi de glace, très-propre à conserver la chaleur, et, par conséquent, d'une habitabilité suffisante pour quelques heures de nuit.

Tandis que le sergent Long travaillait comme un termite, le lieutenant Hobson, ayant rejoint sa compagne, lui communiquait le résultat de ses observations sur la constitution physique de l'île Victoria. Il ne lui cacha pas les craintes sérieuses que cet examen laissait dans son esprit. Le peu d'épaisseur du glaçon, suivant lui, devait provoquer avant peu des failles à sa surface, puis des ruptures impossibles à prévoir, et par conséquent impossibles à empêcher. L'île errante pouvait, à chaque instant, ou s'immerger peu à peu par changement de pesanteur spécifique, ou se diviser en îlots plus ou moins nombreux dont la durée serait nécessairement éphémère. Sa conclusion fut, qu'autant que possible, les hôtes du fort Espérance ne devaient pas s'éloigner de la factorerie et rester réunis sur le même point afin de partager ensemble les mêmes chances.

Jasper Hobson en était là de sa conversation, quand des cris se firent entendre.

Mrs. Paulina Barnett et lui se levèrent aussitôt. Ils regardèrent autour d'eux, vers le taillis, sur la plaine, en mer.

Personne.

Cependant, les cris redoublaient.

“Le sergent ! le sergent !” dit Jasper Hobson.

Et, suivi de Mrs. Paulina. Barnett, il se précipita vers le campement.

A peine fut-il arrivé à l'ouverture béante de la maison de neige, qu'il aperçut le sergent Long, cramponné des deux mains à son couteau qu'il avait enfoncé dans la paroi de glace, et appelant, d'ailleurs, d'une voix forte, mais avec le plus grand sang froid.

On ne voyait plus que la tête et les bras du sergent. Pendant qu'il creusait, le sol glacé avait soudain manqué sous lui, et il avait été plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Jasper Hobson se contenta de dire :

“Tenez bon !”

Et, se couchant sur l'entaille, il arriva au bord du trou. Puis il

tendit la main au sergent qui, sûr de ce point d'appui, parvint à sortir de l'excavation.

— Mon Dieu, sergent Long, s'écria Mrs. Paulina Barnett, que vous est-il donc arrivé ?

— Il m'est arrivé, madame, répondit Long, en se secouant comme un barbet mouillé, que ce sol de glace a cédé sous moi et que j'ai pris un bain forcé.

— Mais, demanda Jasper Hobson, vous n'avez donc pas tenu compte de ma recommandation de ne pas creuser trop profondément au-dessous de la couche de terre ?

— Faites excuse, mon lieutenant. Vous pouvez voir que c'est à peine si j'ai entamé de quinze pouces le sol de glace. Seulement, il faut croire qu'il existait en dessous une boursoufflure, qu'il y avait là comme une sorte de caverne. La glace ne reposait sur l'eau, et je suis passé comme au travers d'un plafond qui se fend. Si je n'avais pu m'accrocher à mon couteau, je m'en allais tout bêtement sous l'île, et c'eût été fâcheux, n'est il pas vrai, madame ?

— Très-fâcheux, brave sergent ! ” répondit la voyageuse, en tendant la main au digne homme.

L'explication donnée par le sergent Long était exacte. En cet endroit, par une raison quelconque, sans doute par suite d'un emmagasinage d'air, la glace avait formé voûte au-dessus de l'eau, et, par conséquent, sa paroi peu épaisse, amincie encore par le couteau à neige, n'avait pas tardé à se rompre sous le poids du sergent.

Cette disposition qui, sans doute, se reproduisait en mainte partie du champ de glace, n'était point rassurante. Où serait-ou jamais certain de poser le pied sur un terrain solide ? Le sol ne pouvait-il à chaque pas céder à la pression ? Et quand on songeait que sous cette mince couche de terre et de glace se creusaient les gouffres de l'Océan, quel cœur ne se serrait pas, si énergique qu'il fût !

Pendant le sergent Long, se préoccupant peu du bain qu'il venait de prendre, voulait reprendre en un autre endroit son travail de mineur. Mais, cette fois, Mrs. Paulina Barnett n'y voulut pas consentir. Une nuit à passer en plein air ne l'embarrassait pas. L'abri du taillis voisin lui suffisait aussi bien qu'à ses compagnons, et elle s'opposa absolument à ce que le sergent Long recommençât son opération. Celui-ci dut se résigner à obéir.

Le campement fut donc reporté à une centaine de pieds en arrière du littoral, sur une petite extumescence où poussaient quelques bouquets isolés de pins et de bouleaux, dont l'agglomération ne méritait certainement pas la qualification de taillis. Un feu pétill-

lant de branches mortes fut allumé vers dix heures du soir, au moment où le soleil rasait les bords de cet horizon au-dessus duquel il n'allait disparaître que pendant quelques heures.

Le sergent Long eut là une belle occasion de sécher ses jambes, et il n'y manqua pas. Jasper Hobson et lui causèrent jusqu'au moment où le crépuscule remplaça la lumière du jour. Mrs. Paulina Barnett prenait de temps en temps part à la conservation et cherchait à distraire le lieutenant de ses idées un peu sombres. Cette belle nuit, très-étoilée au zénith, comme toutes les nuits polaires, était propice d'ailleurs à un apaisement de l'esprit. Le vent murmurait à travers les sapins. La mer semblait dormir sur le littoral. Une houle très-allongée gonflait à peine sa surface et venait expirer sans bruit à la lisière de l'île. Pas un cri d'oiseau dans l'air, pas un vagissement sur la plaine. Quelques crépitements des souches de sapins s'épanouissant en flammes résineuses, puis, à de certains intervalles, le murmure des voix qui s'envolaient dans l'espace, troublaient seuls, en le faisant paraître sublime, ce silence de la nuit.

— Qui pourrait croire, dit Mrs. Paulina Barnett, que nous sommes ainsi emportés à la surface de l'Océan ! En vérité, monsieur Hobson, il me faut un certain effort pour me rendre à l'évidence, car cette mer nous paraît absolument immobile, et, cependant, elle nous entraîne avec une irrésistible puissance !

— Oui, madame, répondit Jasper Hobson, et j'avouerai que si le plancher de notre véhicule était solide, si la carène ne devait pas tôt ou tard manquer au bâtiment, si sa coque ne devait pas s'entreouvrir un jour ou l'autre, et enfin si je savais où il me mène, j'aurais quelque plaisir à flotter ainsi sur cet Océan.

— En effet, monsieur Hobson, reprit la voyageuse, est-il un mode de locomotion plus agréable que le notre ? Nous ne nous sentons pas aller. Notre île a précisément la même vitesse que celle du courant qui l'emporte. N'est-ce pas le même phénomène que celui qui accompagne un ballon dans l'air ? Puis, quel charme ce serait de voyager ainsi avec sa maison, son jardin, son parc, son pays lui-même ! Une île errante, mais j'entends une véritable île, avec une base solide, insubmersible, ce serait véritablement le plus confortable et le plus merveilleux véhicule que l'on pût imaginer. On a fait des jardins suspendus, dit-on ? Pourquoi, un jour, ne ferait-on pas des parcs flottants qui nous transporterait à tous les points du monde ? Leur grandeur les rendrait absolument insensibles à la houle. Ils n'auraient rien à craindre des tempêtes. Peut-être même, par les vents favorables, pourrait-on les diriger avec de grandes voiles tendues à la brise ? Et puis, quels miracles

de végétation surprendraient les regards des passagers, quand des zones tempérées ils seraient passés sous les zones tropicales ! J'imagine même qu'avec d'habiles pilotes, bien instruits des courants; on saurait se maintenir sous des latitudes choisies et jouir à son gré d'un printemps éternel !”

Jasper Hobson ne pouvait que sourire aux rêveries de l'enthousiaste Paulina Barnett. L'audacieuse femme se laissait entraîner avec tant de grâce, elle ressemblait si bien à cette île Victoria qui marchait sans aucunement trahir sa marche ! Certes, étant donnée la situation, on pouvait ne pas se plaindre de cette étrange façon de courir les mers, mais à la condition, toutefois, que l'île ne menaçait point à chaque instant de fondre et s'effondrer dans l'abîme.

La nuit se passa. On dormit quelques heures. Au réveil, on déjeuna, et chacun trouva le déjeuner excellent. Des broussailles bien flambantes ranimèrent les jambes des dormeurs, un peu engourdis par le froid de la nuit.

A six heures du matin, Mrs. Paulina Barnett, Jasper Hobson et le sergent Long se remettaient en route.

La côte, depuis le cap Michel jusqu'à l'ancien port Barnett, se dirigeait presque en droite ligne du sud au nord, sur une longueur de onze milles environ. Elle n'offrait aucune particularité et ne semblait pas avoir souffert depuis la rupture de l'isthme. C'était une lisière généralement basse, peu ondulée. Le sergent Long, sur l'ordre du lieutenant, plaça quelques repères en arrière du littoral, qui permettraient plus tard d'en reconnaître les modifications.

Le lieutenant Hobson désirait, et pour cause, rallier le fort Espérance le soir même. De son côté, Mrs. Paulina Barnett avait hâte de revoir ses compagnons, ses amis, et, dans les conditions où ils se trouvaient, il ne fallait pas prolonger l'absence du chef de la factorerie.

On marcha donc vite, en coupant par une ligne oblique, et, à midi, on tournait le petit promontoire qui défendait autrefois le port Barnett contre les vents de l'est.

De ce point au fort Espérance il ne fallait plus compter qu'une huitaine de milles. Avant quatre heures du soir, ces huit milles étaient franchis, et le retour des explorateurs était salué par les hurrahs du caporal Joliffe.

CHAPITRE V.

DU 25 JUILLET AU 20 AOÛT.

Le premier soin de Jasper Hobson, en rentrant au fort, fut d'interroger Thomas Black sur l'état de la petite colonie. Aucun changement n'avait eu lieu depuis vingt-quatre heures. Mais l'île, ainsi que le démontra une observation subséquente, s'était abaissée d'un degré en latitude, c'est-à-dire qu'elle avait dérivé vers le sud, tout en gagnant dans l'ouest. Elle se trouvait alors à la hauteur du cap des Glaces, petite pointe de la Géorgie occidentale, et à deux cents milles de la côte américaine. La vitesse du courant, en ces parages, semblait être un peu moins forte que dans la partie orientale de la mer Arctique, mais l'île se déplaçait toujours, et, au grand ennui de Jasper Hobson, elle gagnait du côté du détroit de Behring. On n'était encore qu'au 24 juillet, et il suffisait d'un courant un peu rapide pour l'entraîner, en moins d'un mois, à travers le détroit et jusque dans les flots échauffés du Pacifique, où elle fondrait "comme un morceau de sucre dans un verre d'eau."

Mrs. Paulina Barnett fit connaître à Madge le résultat de son exploration autour de l'île ; elle lui indiqua la disposition des couches stratifiées sur la partie rompue de l'isthme, l'épaisseur de l'icefield évaluée à cinq pieds au-dessous du niveau de la mer, l'incident du sergent Long et son bain involontaire, enfin toutes ces raisons qui pouvaient amener à chaque instant la rupture ou l'affaissement du glaçon.

Cependant, l'idée d'une sécurité complète régnait dans la factorerie. Jamais la pensée ne fût venue à ces braves gens que le fort Espérance flottait sur un abîme, et que la vie de ses habitants était à chaque minute en danger. Ils étaient tous bien portants. Le temps était beau, le climat sain et vivifiant. Hommes et femmes rivalisaient de bonne humeur et de belle santé. Le bébé Michel venait à ravir ; il commençait à faire de petits pas dans l'enceinte du fort, et le caporal Joliffe, qui en raffolait, voulait déjà lui apprendre le maniement du mousqueton et les premiers principes de l'école du soldat. Ah ! si Mrs. Joliffe lui eût donné un pareil fils, quel guerrier il en eût fait ! Mais l'intéressante famille Joliffe ne prospérait pas, et le ciel, jusqu'alors du moins, lui refusait une bénédiction qu'elle implorait chaque jour.

Quant aux soldats, ils ne manquaient pas de besogne. Mac Nap, le charpentier, et ses ouvriers, Paterson, Belcher, Garry, Pond, Hope, travaillaient avec ardeur à la construction du bateau, opération longue et difficile, qui devait durer plusieurs mois. Mais, comme cette embarcation ne pourrait être utilisée qu'à l'été prochain, après la débâcle des glaces, on ne négligea pas pour elle les travaux plus spécialement relatifs à la factorerie. Jasper Hobson laissait faire, comme si la durée du fort eût été assurée pour un temps illimité. Il persistait à tenir ses hommes dans l'ignorance de leur situation. Plusieurs fois, cette question assez grave avait été traitée parce qu'on pourrait appeler "l'état-major" du fort Espérance. Mrs. Paulina Barnett et Madge ne partageaient pas absolument les idées du lieutenant à ce sujet. Il leur semblait que leurs compagnons, énergiques et résolus, n'étaient pas gens à désespérer, et qu'en tout cas, le coup serait certainement plus rude, lorsque les dangers de la situation se seraient tellement accrus qu'on ne pourrait plus les leur cacher. Mais, malgré la valeur de cet argument, Jasper Hobson ne se rendit pas, et on doit dire que, sur cette question, il fut soutenu par le sergent Long. Peut-être, après tout, avaient-ils raison tous deux, ayant pour eux l'expérience des choses et des hommes.

Aussi les travaux d'appropriation et de défense du fort furent-ils continués. L'enceinte palissadée, renforcée de nouveaux pieux et surélevée en maint endroit, forma une circonvallation très-sérieusement défensive. Maître Mac Nap exécuta même un des projets qui lui tenaient le plus au cœur, et que son chef approuva. Aux angles qui formaient saillie sur le lac, il éleva deux petites poivrières aiguës qui complétaient l'œuvre, et le caporal Joliffe soupirait après le moment où il irait y relever les sentinelles. Cela donnait à l'ensemble des constructions un aspect militaire qui le réjouissait.

La palissade entièrement achevée, Mac Nap, se rappelant les rigueurs du dernier hiver, construisit un nouveau hangar à bois sur le flanc même de la maison principale, à droite, de telle sorte qu'on pouvait communiquer avec ce hangar bien clos, par une petite ouverture intérieure, sans être obligé de s'aventurer au dehors. De cette façon, le combustible serait toujours sous la main des consommateurs. Sur le flanc gauche, le charpentier bâtit, en retour, une vaste salle destinée au logement des soldats, de façon à débarrasser du lit de camp la salle commune. Cette salle fut uniquement consacrée, désormais, aux repas, aux jeux, au travail. Le nouveau logement, depuis lors, servit exclusivement d'habitation aux trois ménages qui furent établis dans des chambres particu-

lières, et aux autres soldats de la colonie. Un magasin spécial, destiné aux fourrures, fut également élevé en arrière de la maison, près de la poudrière, ce qui laissa libre tout le grenier, dont les chevrons et les fermes furent assujettis au moyen de crampons de fer, de manière à défier toute agression.

Mac Nap avait aussi l'intention de construire une petite chapelle en bois. Cet édifice était compris dans les primitifs de Jasper Hobson et devait compléter l'ensemble de la factorerie. Mais son érection fut remise à la prochaine saison d'été.

Avec quel soin, quel zèle, quelle activité le lieutenant Hobson aurait autrefois suivi tous ces détails de son établissement ! S'il eût bâti sur un terrain solide, avec quel plaisir il aurait vu ces maisons, ces hangars, ces magasins, s'élever autour de lui ! Et ce projet, désormais inutile, qu'il avait formé de couronner le cap Bathurst par un ouvrage qui eût assuré la sécurité du fort Espérance ! Le fort Espérance ! Ce nom, maintenant, lui serrait le cœur ! Le cap Bathurst avait pour jamais quitté le continent américain, et le fort Espérance se fût plus justement appelé le fort Sans-Espoir !

Ces divers travaux occupèrent la saison tout entière, et les bras ne chômèrent pas. La construction du bateau marchait régulièrement. D'après les plans de Mac Nap, il devait jauger une trentaine de tonneaux, et cette capacité serait suffisante pour qu'il pût, dans la belle saison, transporter une vingtaine de passagers pendant quelques centaines de milles. Le charpentier avait heureusement trouvé quelques bois courbes qui lui avaient permis d'établir les premiers couples de l'embarcation, et bientôt l'étrave et l'étambot, fixés à la quille, se dressèrent sur le chantier disposé au pied du cap Bathurst.

Tandis que les charpentiers maniaient la hache, la scie, l'herminette, les chasseurs faisaient la chasse au gibier domestique, rennes et lièvres polaires, qui abondaient aux environs de la factorerie. Le lieutenant avait, d'ailleurs, enjoint à Sabine et à Marbre de ne point s'éloigner, leur donnant pour raison que tant que l'établissement ne serait pas achevé, il ne voulait pas laisser aux alentours des traces qui pussent attirer quelque parti ennemi. La vérité est que Jasper Hobson ne voulait pas laisser soupçonner les changements survenus à la presqu'île.

Il arriva même un jour que Marbre, ayant demandé si le moment n'était pas venu d'aller à la baie des Morses et de recommencer la chasse aux amphibiens, dont la graisse fournissait un excellent combustible. Jasper Hobson répondit vivement :

« Non, c'est inutile, Marbre ! »

Le lieutenant Hobson savait bien que la baie des Morses était restée à plus de deux cents milles dans le sud et que les amphibiens ne fréquentaient plus les rivages de l'île !

Il ne faudrait pas croire, on le répète, que Jasper Hobson considérât la situation comme désespérée. Loin de là, et plus d'une fois, il s'en était franchement expliqué, soit avec Mrs. Paulina Barnett, soit avec le sergent Long. Il affirmait, de la façon la plus catégorique, que l'île résisterait jusqu'au moment où les froids de l'hiver viendraient à la fois épaissir sa couche de glace et l'arrêter dans sa marche.

En effet, après son voyage d'exploration, Jasper Hobson avait exactement relevé le périmètre de son nouveau domaine. L'île mesurait plus de quarante milles de tour (1), ce qui lui attribuait une superficie de cent quarante mille au moins. Pour donner un terme de comparaison, l'île Victoria était un peu plus grande encore que l'île Sainte-Hélène. Son périmètre égalait à peu près celui de Paris, à la ligne des fortifications. Au cas même où elle se fût divisée en fragments, les fragments pouvaient encore conserver une grande étendue qui les aurait rendus habitables pendant quelque temps.

A Mrs. Paulina Barnett, qui s'étonnait qu'un champ de glace eût une telle superficie, le lieutenant Hobson répondait par les observations mêmes des navigateurs arctiques. Il n'était pas rare que Perry, Penny, Franklin, dans les traversées des mers polaires, eussent rencontré des icefields, longs de cent milles et larges de cinquante. Le capitaine Kellet abandonna même son navire sur un champ de glace qui ne mesurait pas moins de trois cents milles carrés. Qu'était, en comparaison, l'île Victoria ?

Cependant, sa grandeur devait être suffisante pour qu'elle résistât jusqu'aux froids de l'hiver, avant que les courants d'eau plus chaude eussent dissous sa base. Jasper Hobson ne faisait aucun doute à cet égard, et, il faut le dire, il n'était désespéré que de voir tant de peines inutiles, tant d'efforts perdus, tant de plans détruits, et son rêve, si prêt à se réaliser, tout à vau-l'eau. On conçoit qu'il ne pût prendre aucun intérêt aux travaux actuels. Il laissait faire, voilà tout !

Mrs. Paulina Barnett, elle, faisait, suivant l'expression usitée, contre fortune bon cœur. Elle encourageait le travail de ses compagnes et y participait même, comme si l'avenir lui eût appartenu. Ainsi, voyant avec quel intérêt Mrs. Joliffe s'occupait de ses semail-

(1) Environ 52 kilomètres, ou 13 lieues.

les, elle l'aidait journallement par ses conseils. L'oseille et les chochléariats avaient fourni une belle récolte, et cela grâce au caporal, qui, avec le sérieux et la ténacité d'un mannequin, défendait les terrains ensemencés contre des milliers d'oiseaux de toutes sortes.

La domestication des rennes avait parfaitement réussi. Plusieurs femelles avaient mis bas, et le petit Michel fut même en partie nourri avec du lait de renne. Le total du troupeau s'élevait alors à une trentaine de têtes. On menait paître ces animaux sur les parties gazonneuses du cap Bathurst, et on faisait provision de l'herbe courte et sèche, qui tapissait les talus, pour les besoins de l'hiver. Ces rennes, déjà très-familiarisés avec les gens du fort, très-faciles d'ailleurs à domestiquer, ne s'éloignaient pas de l'enceinte, et quelques-uns avaient été employés au tirage des traîneaux pour le transport du bois.

En outre, un certain nombre de leurs congénères, qui erraient aux alentours de la factorerie, se laissèrent prendre au traquenard creusé à mi-chemin du fort et du port Barnett. On se rappelle que, l'année précédente, ce traquenard avait servi à la capture d'un ours gigantesque. Pendant cette saison, ce furent des rennes qui tombèrent fréquemment dans ce piège. La chair de ceux-ci fut salée, séchée et conservée pour l'alimentation future. On prit au moins une vingtaine de ces ruminants, que l'hiver devait bientôt ramener vers des régions moins élevées en latitude.

Mais un jour, par suite de la conformation du sol, le traquenard fut mis hors d'usage, et, le 5 août, le chasseur Marbre, revenant de le visiter, aborda Jasper Hobson, en lui disant d'un ton assez singulier :

— Je reviens de faire ma visite quotidienne au traquenard, mon lieutenant.

— Eh bien, Marbre, répondit Jasper Hobson, j'espère que vous aurez été aussi heureux aujourd'hui qu'hier, et qu'un couple de rennes aura donné dans votre piège ?

— Non, mon lieutenant... non... répondit Marbre avec un certain embarras.

— Quoi ! votre traquenard n'a pas fourni son contingent habituel ?

— Non, et si quelque bête était tombée dans notre fosse, elle s'y serait certainement noyée.

— Noyée ! s'écria le lieutenant, en regardant le chasseur d'un œil inquiet.

— Oui, mon lieutenant, répondit Marbre, qui observait attentivement son chef, la fosse est remplie d'eau.

—Bon, répondit Jasper Hobson, du ton d'un homme qui n'attachait aucune importance à ce fait, vous savez que cette fosse était en partie creusée dans la glace. Les parois auront fondu aux rayons du soleil, et alors...

—Je vous demande pardon de vous interrompre, mon lieutenant, répondit Marbre, mais cette eau ne peut aucunement provenir de la fusion de la glace.

—Pourquoi, Marbre ?

—Parce que, si la glace l'avait produite, cette eau serait douce, comme vous me l'avez expliqué dans le temps, et qu'au contraire, l'eau qui remplit notre fosse est salée !”

Si maître de lui qu'il fût, Jasper Hobson pâlit légèrement et ne répondit rien.

“D'ailleurs, ajouta le chasseur, j'ai voulu sonder la fosse pour reconnaître la hauteur de l'eau, et, à ma grande surprise, je vous l'avoue, je n'ai point trouvé de fond.

—En bien, Marbre, que voulez-vous ? répondit vivement Jasper Hobson, il n'y a pas là de quoi s'étonner. Quelque fracture du sol aura établi une communication entre le traquenard et la mer ! Cela arrive quelquefois... même dans les terrains les plus solides ! Ainsi, ne vous inquiétez pas, mon brave chasseur. Renoncez, pour le moment, à employer le traquenard, et contentez-vous de tendre des trappes aux environs du fort.”

Marbre porta la main à son front, en guise de salut, et, tournant sur ses talons, il quitta le lieutenant, non sans avoir jeté sur son chef un singulier regard.

Jasper Hobson demeura pensif pendant quelques instants. C'était une grave nouvelle que venait de lui apprendre le chasseur Marbre. Il était évident que le fond de la fosse, successivement aminci par les eaux plus chaudes, avait crevé, et que la surface de la mer formait maintenant le fond du traquenard.

Jasper Hobson alla trouver le sergent Long et lui fit connaître cet incident. Tous deux, sans être aperçus de leurs compagnons, se rendirent sur le rivage, au pied du cap Bathurst, à cet endroit du littoral où ils avaient établi des marques et des repères.

Ils les consultèrent.

Depuis leur dernière observation, le niveau de l'île flottante s'était abaissé de six pouces !

“Nous nous enfonçons peu à peu ! murmura le sergent Long. Le champ de glace s'use par dessous !

—Oh ! l'hiver ! l'hiver !” s'écria Jasper Hobson, en frappant du pied ce sol maudit.

Mais aucun symptôme n'annonçait encore l'approche de la

saison froide. Le thermomètre se maintenait, en moyenne, à cinquante-neuf degrés Fahrenheit (15° centig. au-dessus de zéro), et pendant les quelques heures que durait la nuit, la colonne mercuurienne s'abaissait à peine de trois à quatre degrés.

Les préparatifs du prochain hivernage furent continués avec beaucoup de zèle. On ne manquait de rien, et véritablement, bien que le fort Espérance n'eût pas été ravitaillé par le détachement du capitaine Craventy, on pouvait attendre en toute sécurité les longues heures de la nuit arctique. Seules, les munitions durent être ménagées. Quant aux spiritueux, dont on faisait d'ailleurs une consommation peu importante, et au biscuit, qui ne pouvait être remplacé, il en restait encore une réserve assez considérable. Mais la venaison fraîche et la viande conservée se renouvelaient sans cesse ; et cette alimentation, abondante et saine, à laquelle se joignaient quelques plantes antiscorbutiques, maintenait en excellente santé tous les membres de la petite colonie.

D'importantes coupes de bois furent faites dans la futaie qui bordait la côte orientale du lac Barnett. Nombre de bouleaux, de pins et de sapins tombèrent sous la hache de Mac Nap, et ce furent les rennes domestiques qui charrièrent tout ce combustible au magasin. Le charpentier n'épargnait pas la petite forêt, tout en aménageant convenablement ses abatis. Il devait penser, d'ailleurs que le bois ne manquerait pas sur cette île, qu'il regardait encore comme une presqu'île. En effet, toute la portion du territoire avoisinant le cap Michel était riche en essences diverses.

Aussi, maître MacNap s'extasiait-il souvent et félicitait-il son lieutenant d'avoir découvert ce territoire béni du ciel, sur lequel le nouvel établissement ne pouvait que prospérer. Du bois, du gibier, des animaux à fourrures qui s'empilaient d'eux-mêmes dans les magasins de la Compagnie ! Un lagon pour pêcher, et dont les produits variaient agréablement l'ordinaire ! De l'herbe pour les animaux, et "une double paye pour les gens," eût certainement ajouté le caporal Joliffe ! N'était-il pas, ce cap Bathurst, un bout de terre privilégiée, dont on ne trouverait pas l'équivalent sur tout le domaine du continent arctique ! Ah ! certes, le lieutenant Hobson avait eu la main heureuse, et il fallait en remercier la Providence, car ce territoire devait être unique au monde.

Unique au monde ! Honnête MacNap ! Il ne savait pas si bien dire, ni quelles angoisses il éveillait dans le cœur de son lieutenant, quand il parlait ainsi !

On pense bien que, dans la petite colonie, la confection des vêtements d'hiver ne fut pas négligée. Mrs. Paulina Barnett et Madge, Mrs. Rae et Mac Nap, et Mr. Joliffe, quand ses fourneaux

lui laissaient quelque répit, travaillaient assidûment. La voyageuse savait qu'il faudrait quitter le fort, et, en prévision d'un long trajet sur les glaces, quand, en plein hiver, il s'agirait de regagner le continent américain, elle voulait que chacun fût solidement et chaudement vêtu. Ce serait un terrible froid à affronter pendant la longue nuit polaire, et à braver durant bien des jours, si l'île Victoria ne s'immobilisait qu'à une grande distance du littoral! Pour franchir ainsi des centaines de milles, dans ces conditions, il ne fallait négliger ni le vêtement, ni la chaussure. Ainsi, Mrs. Paulina Barnett et Madge donnèrent-elles tous leurs soins aux confections. Comme on le pense bien, les fourrures, qu'il serait vraisemblablement impossible de sauver, furent employées sous toutes les formes. On les ajustait en double, de manière que le vêtement présentât le poil à l'intérieur comme à l'extérieur. Et il était certain que, le moment venu, ces dignes femmes de soldats et les soldats eux-mêmes, aussi bien que leurs officiers, seraient vêtus de pelleteries du plus haut prix, que leur eussent enviées les plus riches ladies ou les plus opulentes princesses russes. Sans doute, Mrs. Raë, Mrs. Mec Nap et Mrs. Joliffe s'étonnèrent un peu de l'emploi qui était fait des richesses de la Compagnie. Mais l'ordre du lieutenant Hobson était formel. D'ailleurs, les martres, les visons, les rats musqués, les castors, les renards même pullulaient sur le territoire, et les fourrures ainsi dépensées seraient remplacées facilement, quand on le voudrait, avec quelques coups de fusil ou de trappe. Au surplus, lorsque Mrs. Mac Nap vit le délicieux vêtement d'hermine que Madge avait confectionné pour son bébé, vraiment elle ne trouva plus la chose extraordinaire!

Ainsi s'écoulèrent les journées jusque dans la moitié du mois d'août. Le temps avait toujours été beau, le ciel quelque fois brumeux, mais le soleil avait vite fait de boire ces brumes.

Chaque jour, le lieutenant Jasper Hobson faisait le point, en ayant soin toutefois de s'éloigner du fort, afin de ne point éveiller les soupçons de ses compagnons par ces observations quotidiennes. Il visitait aussi les diverses parties de l'île, et, fort heureusement, il n'y remarqua aucune modification importante.

Au 16 août, l'île Victoria se trouvait, en longitude, par 167° 27' et, en latitude, par 70° 49'. Elle s'était donc un peu reportée au sud depuis quelque temps, mais sans, pour cela, s'être rapprochée de la côte, qui, se recourbant, dans cette direction lui restait encore à plus de deux cents milles dans le sud-est.

Quant au chemin parcouru par l'île depuis la rupture de l'isthme ou plutôt depuis la dernière débâcle des glaces, on pouvait l'estimer déjà à onze ou douze cents milles vers l'ouest.

Mais qu'était-ce que ce parcours comparé à l'étendue de la mer immense ? N'avait-on pas vu déjà des bâtiments dériver, sous l'action des courants, pendant des milliers de milles, tels que le navire anglais *Resolute*, le brick américain *Advance*, et enfin le *Fox*, qui, sur un espace de plusieurs degrés, furent emportés avec leurs champs de glace, jusqu'au moment où l'hiver les arrêta dans leur marche !

JULES VERNE.

(à continuer.)

LA SEPULTURE DES MACHABÉES

On annonçait il y a quelque temps que le célèbre voyageur Victor Guérin avait probablement découvert la sépulture des Machabées, c'est-à-dire la sépulture du prince de la famille des Machabées, dont Mathathias, chef des Hébreux Asmonéens, fut le premier titulaire, et non celle des sept frères Machabées qui furent martyrisés avec leur mère sous Antiochus Epiphane. Le nom de Machabée, en langue hébraïque, signifie *celui qui frappe vigoureusement*. Cette découverte a été faite à un endroit nommé El Kharheigher-Baoni, à environ une journée de marche au nord-est de Jérusalem. M. Guérin ayant remarqué des débris de sépulture épars sur le sol, fit faire des fouilles qui amenèrent bientôt l'ouverture de trois caveaux funèbres richement ornés de colonnes monolithes. Ce monument étant placé dans le voisinage de la ville de Modin ou Modim, lieu de naissance des Machabées, et d'où l'on aperçoit la mer vis-à-vis de Jaffa, M. Guérin eut la conviction que c'était là la sépulture des Machabées. Son opinion a été longuement débattue et contestée par plusieurs savants, mais, à la fin, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, adoptant les conclusions du rapport de Mocuss, s'est rangée à l'avis de M. Victor Guérin.

Sir John Maundeville, dans ses *Voyages en Palestine*, dit : Le prophète Machabée repose au Mont Modeyn. Mgr. Mislin (*Les Saints Lieux*, Vol. II. p. 154) écrit : “ La position remarquable des ruines de *Latroun*, qui semble correspondre à l'ancienne description de la demeure des Machabées, fait supposer que ce fut autrefois *Modin*, où habitait Mathathias, père des Machabées, lorsqu'un officier d'Antiochus vint dans ce village pour contraindre les habitants à renoncer au culte du vrai Dieu. C'est vraisemblablement en ce lieu que Simon Machabée enterra les ossements de tous les héros de sa famille et qu'il éleva sur eux “ sept pyramides entourées de grands piliers, sur lesquels étaient gravés des trophées et “ à côté de ces trophées des vaisseaux sculptés que pouvaient voir “ tous ceux qui s'embarquaient sur la mer.” Ces vaisseaux étaient encore visibles du temps de saint Jérôme.

Une découverte importante a été faite dans l'église Saint Pierre-ès-liens à Rome, lors des fouilles pratiquées près du grand autel pour l'érection de la nouvelle Confession, dont la première pierre a été posée, le 9 août 1876, par S. Em. le cardinal Ledechowski. On a trouvé entre l'autel et la voûte qui le supporte un sarcophage

de marbre long de six pieds. La partie supérieure est décorée de cinq groupes en relief : le premier représente le Rédempteur ressuscitant Lazare, dont la sœur est agenouillée à côté de la fosse ; le second, le miracle de la multiplication des pains et des poissons ; le troisième, Jésus et la Samaritaine ; le quatrième, Jésus annonçant à Pierre ses trois reniements ; le cinquième, Jésus remettant les clefs à Pierre, qui les reçoit les mains respectueusement couvertes du pallium. La figure du Sauveur a le type qu'on voit constamment dans les sculptures des IV^e et V^e siècles, et l'ensemble du monument indique qu'il est contemporain de la dernière moitié du IV^e siècle ou des premières années du V^e. Une large plaque de marbre le couvrait en entier.

L'intérieur de ce sarcophage est divisé en sept compartiments formés par six plaques de marbre ; au fond de chacun de ces compartiments, on a trouvé une couche de cendres et des fragments d'ossements humains. Une plaque de plomb, portant une inscription en abrégé, était scellée à la paroi du premier compartiment. Une autre plaque de plomb, portant une inscription semblable, a été trouvée hors du sarcophage. Voici cette inscription :

*In His loculis sunt residua
Ossium et Ciner ilor. Septem
Fratrum Machabeor. et
Ambor. Parentum eor. ac
Innumerabilium Alior.
Sanctorum.*

La première de ces plaques était complètement oxidée, la seconde bien conservée. Le Père Tongiorgi pense qu'il serait difficile de préciser exactement l'époque à laquelle elles remontent.

Toutes ces circonstances réunies donnent naturellement à croire que ce sarcophage doit contenir les restes mortels des sept frères Machabées, qui, selon l'histoire ecclésiastique et la tradition, ont été enterrés dans la basilique eudoxienne. En effet, Benoit XIV, dans son ouvrage *De Beatificatione Sanctorum*, dit :

Soli Machabæi quorum corpora condita sunt in Basilica S. Petri in Vinculis in Urbe juxta vetera carmina relata à Martinello, in Roma ethnica sacra, p. 284.

Les autorités ecclésiastiques voulant procéder avec la maturité de jugement et la prudence qui leur sont habituelles, et en même temps avec tout le soin possible, ont immédiatement fait apposer les scellés sur le sarcophage en présence de Mgr. Lenti, vice régent de Rome, du fiscal de vicariat, de deux archéologues, de l'archi-

tecte, M. le comte Vespignani; de tout quoi procès-verbal a été dressé par le notaire qui avait posé les scellés.

Ces illustres martyrs de l'Ancien Testament qui ont été célébrés par les plus grands docteurs de l'Eglise, saint Grégoire de Naziance, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Léon-le-Grand, saint Augustin, saint Jérôme, saint Maxime, saint Théophile d'Alexandrie, saint Isidore, saint Bernard et d'autres, furent martyrisés à Antioche, en Syrie, sous Antiochus IV, surnommé *Epiphane* ou l'*Illustre*, et par ironie *Epimane* ou l'*Insensé*, entre l'an 161 et l'an 164 avant Jésus-Christ.

L'Ecriture tout en donnant un récit détaillé de ce martyr ne rapporte pas les noms des sept frères (*Macchabées* II-VII.) Cependant l'historien Josèphe dit qu' " ils étaient natifs de la ville de " Susandra et ajoute que l'aîné se nommait Macchabeus, le second " Abel ou Aber, le troisième Machir, le quatrième Judas, le cin- " quième Achaz, le sixième Areth ou Arath, le septième Jacob. " Néanmoins ils étaient tous connus sous la dénomination géné- " rique de Machabées, soit à cause du frère aîné, soit parce que " nom, signifiant en hébreu *celui qui combat généreusement*, était le " mieux approprié pour désigner ces frères courageux."

Le même historien donne sur le martyr de leur mère plusieurs détails qui ne sont pas relatés dans l'histoire sainte; après avoir dit qu'elle s'appelait Salomona, ce qui est le même nom que Salomé, il ajoute: " On la dépouilla de ses vêtements, on l'attacha par " les mains à un poteau, on lui coupa les deux seins, et après " l'avoir cruellement flagellée, on la précipita dans une chaudière " pleine d'huile bouillante, où, priant pour ses persécuteurs, elle " rendit son âme pure à Dieu, pour être portée dans les Limbes et " déposée dans le sein d'Abraham."

Saint Grégoire de Naziance appelle "père des sept frères" Eléazar, le vieillard qui fut martyrisé en même temps qu'eux, mais on doit comprendre qu'il entend père selon l'esprit et non selon la chair, c'est-à-dire qu'il était leur maître et eux ses disciples; l'Ecriture en parlant d'Eléazar et des Machabées, ne fait aucune allusion à sa paternité.

Les précieux restes des sept frères, primitivement ensevelis à Antioche, furent transportés à Constantinople dans le temps de l'impératrice Hélène; un peu plus tard, Eudoxie, épouse de Valentinien III, les fit transporter à Rome et inhumer dans l'église qu'elle érigea dans cette ville sous le vocable de sa patronne, en 442; cette église porte aujourd'hui le titre de Saint Pierre-ès-liens.

CHRONIQUE PARISIENNE

Le mal qui a sévi chez vous sous le nom d'émigration, sévit également en France : avec cette seule différence que c'est l'émigration dans les grandes villes, au lieu d'être l'émigration à l'étranger. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est toujours l'écume produite et mise en mouvement par les passions sociales ; et tout bien considéré, peut-être voudrait-il mieux la voir s'échapper par les bords que s'agglomérer au centre du vase ; peut-être faut-il plaindre le peuple assez riche pour nourrir tous les vices et pour retenir par devers lui, comme nous, tous ses malfaiteurs.

Paris surtout devrait le savoir, lui qui a été ensanglanté de tant de crimes, éclairé lugubrement par tant d'incendies, mis en deuil par tant de stupides et effroyables révolutions. Mais, hélas ! Paris n'est pas maître de ses destinées, précisément parce qu'il n'est pas maître de sa population. Le flot fatal de l'émigration vicieuse lui arrive de partout : de la province, dont il suce en quelque sorte les produits et les hommes, de l'Europe entière et de toutes les parties du monde civilisé, dont il est le cauchemar et l'attraction invincible. Tous les yeux se fixent, toutes les mains se tendent vers cet arbre de la science du bien et du mal, et il ne manque pas de gens qui aiment mieux mourir que de ne pas le connaître.

Honneur à ceux qui ont eu le courage de sonder et de mettre à nu les plaies que la fausse civilisation recouvre ! C'est faire œuvre de charité que de prémunir les curieux et les simples contre ces redoutables apparences : c'est défendre contre eux-mêmes le bonheur des hommes, avec leurs mœurs et leurs foyers. Qu'il nous soit permis, après tant d'autres, de jeter un regard dans cet abîme, puisqu'il le faut bien pour faire justice de tant de séductions.

Il est devenu banal de dire qu'à Paris le nombre des malfaiteurs est immense. Ce qu'on ne connaît pas assez, malgré les rapports de police et les romans, ce sont les types du vice et les excès même de l'abjection.

Sans doute, les chiffres ont leur éloquence et l'on reste confondu d'apprendre que, dans la seule année 1868, la police n'a pas arrêté à Paris moins de 35,751 malfaiteurs. L'étonnement s'accroît quand on voit que ce chiffre n'a été que de 21,000 en 1858, et que l'augmentation est par conséquent d'un tiers dans une période de dix années. Que voulez-vous ? tandis que le malfaiteur allemand, pris de ce vague malaise, auquel échappent bien peu de jeunes gens passionnés, fait ses paquets et part pour l'Amérique, le malfaiteur français vient chercher fortune à Paris. Telle est notre race gallo-latine. Nous tenons au sol par des attaches si fortes et si tendres que nous ne pouvons les briser.

Tout bien considéré, il faut moins nous en féliciter que nous en plaindre, tant les types de la misère vicieuse sont hideux à Paris. On me citait dernièrement le fait d'une malheureuse détenue à Saint-Lazare pour outrage public aux mœurs. Quoique née en 1824, elle paraît centenaire, à force de décrépitude, et il est exact de dire qu'après avoir vécu de la débauche, elle en meurt. Son existence a été effroyable. Elle a connu toutes les prisons et tous les hôpitaux ; elle a été arrêtée cent soixante-six fois ; onze fois pour être jetée à l'infirmerie honteuse de Saint-Lazare ; neuf fois pour vol ; soixante-et-onze fois pour ivresse " couchée dans le ruisseau et injuriant les passants ", disent les rapports ; trois fois pour aliénation mentale ; deux fois pour tentative de suicide ; une fois pour rixe et coups de couteau. Elle disparaît, on la croit morte, on la raie des contrôles. Elle revient, elle demande en grâce qu'on lui donne le pain du dépôt des prisons ; elle est épileptique ; elle a une tumeur au genou, ce qui ne l'empêche pas de faire le métier de chiffonnière et de courtisane.

Vous me dites que c'est là un monstre : non, c'est un type, ou si vous le voulez, un cas d'une maladie extrêmement répandue. Il suffit d'entrer au bureau de police pour s'en convaincre. Vous y trouvez en présence d'hommes abrutis par l'ivresse permanente, et comme pénétrés d'alcool, en proie à un flux de paroles qu'ils ne parviennent pas à arrêter. On a beau les prier, les menacer, leur dire, leur crier de se taire, leur voix trainante et éraillée laisse échapper des mots sans suite, qui tombent avec la régularité de la goutte d'eau des clapsydres. Et quelles réponses ! et quelle manière de plaider leur cause ! " Voilà plus de six mois que je n'ai été arrêté," disait l'un d'eux, " cela ne mérite-t-il pas quelque chose ? " Et on cite ce mot d'une prostituée, à qui on reprochait d'avoir été trouvée dehors, à minuit, une heure après l'instant réglementaire : " Que voulez-vous les affaires vont si mal ! "

Il y a là de ces hommes si abominablement féroces qu'on ne peut les comparer qu'à des animaux à face humaine, doués de la parole et destinés à épouvanter les humains par des actes incompréhensibles. Le hideux Boutillier, âgé de vingt et un ans, frappe sa mère de cinquante-six coups de couteau, puis comme il se sent fatigué, il se couche sur le lit à côté du cadavre, et — je cite son expression — *passé une bonne nuit*. On sait que Verduze alla voir son propre frère monter sur l'échafaud, où l'avait conduit une longue série de crimes. En revenant de l'exécution il entre dans un cabaret, où l'attendaient plusieurs de ses camarades, et leur fait voir en riant quatre montres et une bourse, qu'il a soustraites aux curieux pendant que le bourreau accomplissait sa sinistre besogne.

Voilà les derniers échelons d'une vie abandonnée et vicieuse. Se le dit-il, le pauvre jeune ennuyé, qui trouve la vie dure dans un village et qui s'y plaint du pénible labeur de la terre et de l'impossibilité de s'y mouvoir dans un milieu étroit et surveillé ? Non, il rêve de Paris, où l'on gagne cinq francs par jour, où il y a des spectacles sans nombre, des cafés toujours ouverts, des bals où l'on danse toute la nuit : il rêve de cette foule, de cette activité, de ce gaspillage, et en présence de ces mirages enchanteurs, il ne tarde pas à se trouver à plaindre sous le toit enfumé de ses pères, et en face de l'âtre où brûle en pleurant quelques brindilles de bois vert.

A quelques années, peut-être à quelques mois de là, vous pourriez le voir s'engageant dans une de ces rues comme il en existe malheureusement encore à Paris, si étroites, si sales, si sombres qu'elles ressemblent à des égoûts coulant à ciel ouvert. Paris est une ville où tout ce qui est beau n'est pas toujours superbe, mais où tout ce qui est laid est facilement hideux. Tels sont du moins les abords de ces sinistres auberges, où les malfaiteurs ont leur refuge, parfois leur quartier-général. Ils exhalent une insupportable odeur de salpêtre humide, et les murailles s'y dressent bossuées, verdâtres, moisies, lépreuses, avec des loques à chaque fenêtre, et des enseignes comme celle-ci : *A la bibine du père Perrotte, on loge la nuit*. Ça et là des cris sortent des cabarets, des enfants vêtus d'habits sordides et de chiffons empestés, jouent avec des chiens galeux, des femmes ivres passent, battant les bornes et se traînant aux murs.

Pénétrez, si vous en avez le courage, dans l'un de ces estaminets. Entrez dans la salle fumeuse à peine éclairée par un quinquet charbonneux et tromblotant, et voyez cette bande de buveurs assis ou plutôt écroulés sur des tabourets dépaillés. En voyant ces

hommes, les uns couchés par terre ou vautrés sur des bancs graisseux, les autres dormant alourdis par la dure ivresse de l'absinthe, vous croyez n'avoir devant vous que des ivrognes. La police n'est pas de votre avis : elle sait, à n'en pas douter, que ce sont là les pires espèces du genre voleur ; et, de temps en temps, elle y fait, comme le disent les sergents, des coups de filet magnifiques. Et voilà précisément pourquoi on tolère ces maisons, véritables souricières, où ne manquent guère de venir se faire prendre les malfaiteurs.

La plupart d'entre eux, si habiles, si déliés pour commettre le crime, sont d'une bêtise peu croyable après leurs succès. Un moraliste a remarqué avec raison qu'ils ressemblent à l'autruche, qui, la tête cachée sous une feuille, s' imagine qu'elle n'est pas vue parce qu'elle ne voit pas. C'est ce qui fait que, malgré les précautions, les sentinelles apostées et les portes de derrière, les sergents de ville et les commissaires arrivent toujours au jour favorable et au bon moment.

Parfois aussi, ils procèdent par arrestations isolées. Ce sont les plus difficiles, parce qu'il faut agir alors en parfaite connaissance de cause et avoir *filé* son homme longtemps pour se convaincre de son identité. Voici ce que je lis dans un ouvrage très intéressant sur la police et les agents de ce qu'on appelle ici le Service de la sûreté.

Au mois de juin 1869, on apprit avec certitude qu'un forçat, évadé de Cayenne, travaillait au faubourg St. Antoine chez un menuisier. Des agents se rendirent près de l'atelier ; l'un d'eux entra, et s'adressant à l'homme recherché le pria de venir tout de suite faire une réparation urgente dans une maison voisine. Sans défiance, le condamné en rupture de ban sortit, fut immédiatement appréhendé au corps, *ligotté* et jeté dans un fiacre qui l'attendait. "Je suis un bon ouvrier," protestait-il, "je me nomme Florent."—"Vous ne vous appelez pas Florent, lui dit le chef de service, vous vous nommez B... ; vous avez été condamné par la cour d'assises d'Alger à dix ans de travaux forcés ; vous vous êtes échappé par les possessions hollandaises ; vous vous êtes rendu à Londres où vous avez logé à tel endroit ; vous êtes rentré en France par Calais ; vous portez au bras gauche un tatouage, le voilà ; vous avez une cicatrice de petite vérole à la narine droite, la voici ; vous niez donc pas l'évidence et avouez franchement la vérité." Le forçat atterré contemplait son impassible interlocuteur et gardait le silence. C'était une stupéfaction mêlée d'épouvante. Enfin il se décida à parler et dit : "je ne sais pas où vous avez appris tout cela ; mais c'est vrai, je suis un évadé."

Tels sont les services que les agents rendent à la société menacée ; ceci n'est qu'un exemple entre mille, et il ne se passe pas de jours qu'ils ne fassent quelque capture presque aussi étonnante.—Souvent le malfaiteur lui-même se livre sous la pression d'une surveillance plus active. Tel criminel se voyant *filé* saute dans un omnibus. L'agent *fileur* en fait autant, s'installe en face et le regarde fixement. Alors le pauvre diable de se troubler et dire à voix basse : "Ne m'arrêtez pas devant tout le monde, je descendrai avec vous !"

Certes, il faut plus qu'un dévouement ordinaire pour passer sa vie, comme le font les agents de la police, à chasser ainsi au malfaiteur ! Leur vie y est souvent exposée, leur repos, leur santé s'y sacrifient le jour et la nuit, et cela dans les besognes les plus ennuyeuses et les plus obscures.

Il y a à Paris un genre de vol fort pratiqué aux environs des barrières et que l'on appelle *vol au poivrier*. Il consiste à ramasser charitablement les ivrognes affaissés sur les bancs des promenades publiques ou endormis dans le ruisseau, ce en quoi faisant, on retourne prestement leurs poches et on les allège de leur portemonnaie. Après quoi on les remet dans une position moins fatigante, et on les quitte après quelques paroles de commisération.

Or savez-vous ce que font les agents de la sûreté ? ils s'affublent de blouses maculées de vin, de bottes et de casquettes éculées, puis s'étendent sur les bancs déserts, comme un vrai *poivrier* ne saurait mieux faire. Parfois deux heures, trois heures d'attente les trouvent dans cette attitude ; et la nuit est froide ; et il tombe une de ces petites pluies glacées, qui transpercent un homme jusqu'aux os. N'importe, ils ne bougeront pas. Enfin vers une heure ou une heure et demie du matin, au moment où ils vont se relever eux-mêmes de cette mortelle et stérile faction, des pas pesants se font entendre. C'est la ronde des voleurs au poivrier. Ils s'approchent, tâtent les faux ivrognes avec beaucoup de caresses à leurs poches ; mais ceux-ci sautent sur eux, les garottent et les terrassent avec le secours de camarades accourus au coup de sifflet et l'on s'achemine sans plus d'explications vers la préfecture de police.

Pour agir avec cette précision et ce bonheur de main, il faut, vous le voyez, que les policiers soient parfaitement au courant des pratiques en vogue chez les criminels et de leurs principales industries. Les voleurs de Paris en ont qui sont toutes plus ingénieuses les unes que les autres : et ils les désignent par des termes de leur argot.

Dès le moyen-âge on connaissait le *sabouleur* qui, avec un morceau de savon dans la bouche, écumait, se roulait, contrefaisait l'épileptique et.....vidait les poches de ceux qui s'empressaient de

le secourir de trop près. Il y a aussi les *Anges gardiens* ou voleurs au poivrier dont nous avons déjà parlé : les *tireurs* qui opèrent dans les foules, à la sortie des théâtres, dans les bureaux d'omnibus et généralement partout où les mains peuvent entrer dans les poches du voisin sans être trop en vue. Les plus forts de cette catégorie sont sans contredit les *tireurs à la chicane*, c'est-à-dire ceux qui opèrent en tournant le dos à celui qu'ils dépouillent. On sait que les tireurs sont formés dès l'âge le plus tendre à détrousser un mannequin suspendu au milieu d'un appartement et garni de clochettes. Si en fouillant les poches, le malheureux enfant fait tinter les clochettes, il est cruellement battu et mis au pain et à l'eau.

Le vol à l'étalage est à peine moins ingénieux, surtout lorsqu'il se fait en partie double. Voici deux complices. Ils entrent dans un magasin de nouveautés, d'où l'un s'esquive emportant un objet quelconque. A peine a-t-il tourné la rue, que son camarade interpelle le marchand : Monsieur, s'écrie-t-il, on vient de vous voler ! —Comment ! On vient de me voler ! —Oui ! telle pièce d'étoffe : et voilà le voleur qui s'éloigne. —D'un même coup d'œil, le marchand s'aperçoit de la disparition du coupon et de la fuite d'un individu toujours faussement désigné, et se met à ses trousses suivi de tout son personnel. Le second voleur sort le dernier, emportant un autre objet à sa convenance.

Mais de toutes ces petites industries, la plus "jolie" est sans contredit celle du *carreur*. Qu'est-ce que le *carreur* ? Souvent un Juif, dit-on, ou un Oriental en quête de bonne fortune, toujours un homme bien mis, avec chaîne de montre très-apparente, accent légèrement étranger et belles manières. Il a une passion pour les diamants non montés, soit qu'il écrive un ouvrage sur la matière, soit qu'il aime les acheter ou les échanger. Le moyen de ne pas ouvrir devant un pareil homme, les frêles enveloppes qui contiennent des centaines de brillants ! Or, le *carreur*, —il s'en plaint vivement, —est toujours myope. Il faut donc qu'il examine les pierres de près, de très près, de si près que son nez y touche. Malheureusement pour le joaillier, ce nez est induit de cire vierge ou de gomme adragante, et quelques diamants y restent collés que d'un geste il fait passer dans sa manche. Le plus souvent, il les enlève d'un coup de langue rapide et précis.

Quelquefois aussi le *carreur* est amateur de bijoux. Tandis qu'il fait son choix à la lumière et bien près de la porte du magasin, survient un pauvre diable qui demande l'aumône d'une voix nazillarde. "Mon Dieu, s'écrie le faux amateur, la police ne pourrait-elle donc point empêcher ce vagabondage et cette pauvreté vicieuse," —et en jettant deux sous au pauvre, il lui lance un bijou

de prix : après quoi celui-ci qui est complice ne tarde guère à disparaître. Le marchand reprenant l'écrin constate aussitôt la soustraction avec des yeux indignés. Alors le carreur pousse les hauts cris, se démène comme un beau diable et demande à être fouillé. Comme il n'a rien sur lui, on lui fait des excuses et il s'éloigne en disant sévèrement au joaillier : " Monsieur, c'est ainsi que l'on perd ses meilleurs clients ! "

Peut-être pensez-vous que de si habiles escrocs sont tous parisiens de Paris. Détrompez-vous : beaucoup viennent de la province, fruits empoisonnés de l'émigration, qui achèvent de se corrompre dans les boues de la capitale. Ils se croient tout permis parce qu'ils ne sont plus chez eux, parce qu'aucune opinion, parce qu'aucun voisinage ne les surveille ; et ils ont vite descendu les degrés suprêmes du vice, mus par ces trois mobiles qui poussent l'homme hors de toute voie : les femmes, le jeu et la boisson.

C'est un peuple à part, sans foi ni loi, sans feu ni lieu, et qui flotte au-dessus de notre civilisation comme des herbes fétides au-dessus d'un marais. A la fois, chasseur et gibier, ces misérables n'ont réellement qu'un beau jour, celui où quelque révolution sonnant l'agonie d'un régime politique quelconque, convertit les rues en barricades et profite pour quelques heures toujours trop sanglantes et trop longues, de l'erreur ou de la terreur des honnêtes gens. Alors les *nouvelles couches sociales* s'avancent à la curée des honneurs, du pouvoir et de la jouissance et le bourgeois voltairien met ses mains à ses poches et tire ses verrous avec épouvante, en présence de ceux que, par ses fatales doctrines, il a lui-même déchaînés.

TH. B.

Paris, Juin 1877.

CHRONIQUE DU MOIS

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ayant empêché de publier la chronique du mois dernier, nous sommes forcé de mentionner bien tardivement l'arrivée au milieu de nous de Mgr. Conroy, délégué apostolique. Dans toutes les parties de la Puissance, l'envoyé du Pape a été accueilli avec le respect et les hommages dus à la haute mission dont Son Excellence est chargée.

La fête patronale des Canadiens-Français a été célébrée, cette année dans toutes les villes de la provinces de Québec, avec un éclat sans précédent. C'est pour nous un grand bonheur de constater que le patriotisme et l'attachement aux traditions de nos pères ne se sont pas refroidis parmi leurs descendants.

Tant que les Canadiens-Français sauront se tenir unis dans le même sentiment religieux, ils n'auront pas à craindre de se voir submerger par le flot de l'émigration étrangère. Ils pourront lutter avantageusement avec les nationalités diverses dont ils sont entourés. Tout observateur, qui a suivi les progrès et le développement de ce petit peuple perdu à des milliers de lieues de l'ancienne mère-patrie, peut prédire sans témérité un avenir glorieux à la nationalité canadienne-française.

Les dernières nouvelles de la moisson sont assez satisfaisantes. Les blés et autres céréales promettent un bon rendement. Il n'y aura que la récolte du foin qui fera défaut en certains endroits par suite de la sécheresse.

Le jugement dans la contestation de l'élection de Jacques-Cartier a maintenu M. Laflamme dans son siège. Cette décision était prévue, et elle fait plus que jamais douter de l'efficacité de la loi électorale.

La cité de Montréal a été témoin le 12 de ce mois d'une sanglante tragédie. Les préparatifs que faisaient depuis longtemps les sociétés orangistes pour fêter un anniversaire odieux aux Irlandais catho-

liques avaient soulevé les passions et les haines héréditaires. A la dernière heure les orangistes consentirent à ne pas sortir en procession, mais l'excitation persista. Dans l'après-midi du 12 courant, un membre de la société orangiste ayant eu l'imprudence de se parer de ses insignes, fut poursuivi par la foule qui voulait lui enlever ces décorations odieuses. Le malheureux essaya, paraît-il, de se défendre, mais il ne fit qu'augmenter l'irritation de ceux qui le traquaient. Dans la bagarre il reçut une balle à la tête et expira sur le champ. Nous déplorons autant que personne ce malheur qui vient d'ensanglanter la ville de Montréal; mais nous croyons que la responsabilité en doit surtout retomber sur ceux qui ont tout fait pour soulever les préjugés de race et de religion. Les orangistes ont voulu avoir leur revanche, et ils ont profité des funérailles de la victime pour exhiber un déploiement extraordinaire de bannières et d'emblèmes qui traduisaient leurs sentiments haineux. La masse des Irlandais catholiques a eu le bon esprit de mépriser ces provocations et le cortège des funérailles, sous la protection des bayonnettes et des canons, a pu se rendre sans encombre au lieu de la sépulture. Jusque-là, la démonstration avait été assez insultante, mais ce fut au cimetière qu'eût lieu la scène la plus odieuse. Là, certain M. Doudiet, grand chapelain des orangistes, prononça un discours incendiaire qui met au jour le fanatisme et les tendances des loges orangistes. Au lieu de chercher à calmer l'irritation causée par les derniers événements, cet orateur violent s'est servi des termes les plus acerbes et les plus provocateurs pour soulever d'avantage les passions et les préjugés. Il a même été si loin que des laïques ont dû l'inviter de mettre fin à sa harangue furibonde. Cette démonstration, accompagnée de menaces et d'insultes à l'égard de nos autorités prouve de quelle manière les orangistes entendent affirmer leurs prétendus droits, et de quels moyens ils veulent se servir pour atteindre leur but, tout en troublant la paix et l'harmonie qui doivent régner parmi la population.

Nous osons espérer que les tristes événements qui viennent de se passer ne se renouvelleront plus, et que les autorités fédérales, au lieu de protéger des démonstrations d'un caractère si compromettant pour le bon ordre, prendront des mesures pour supprimer ces sources de désordre et de calamité publique.

* * *

Les nouvelles des Etats-Unis sont peu intéressantes. Les républicains du Sud se montrent mécontents de l'esprit de justice qu'a montré le Président Hayes vis-à-vis des démocrates de la

Louisiane et de la Caroline du Sud. Ils ne sont pas loin de l'accuser de n'être qu'un démocrate déguisé. Pour notre part, nous aimons à constater que le nouveau président fait tout en son pouvoir pour opérer les réformes qu'il a promises, mais sa tâche est plus que difficile, pour ne pas dire impossible,

L'ex-président Grant parcourt actuellement les Etats de l'Europe où il est l'objet des ovations les plus flatteuses. On dirait un grand monarque détrôné recueillant partout les hommages dus à d'illustres infortunes. Ces réceptions doivent consoler le général Grant de la piteuse façon dont il a quitté la Maison-Blanche, et du peu de sympathie que lui ont depuis montré ses anciens partisans.

..*

Le gouvernement français vient de subir une crise dont les conséquences ne sont pas encore connues. Le décret du président prorogeant les Chambres a donné lieu aux scènes les plus violentes et à des attaques inqualifiables contre M. de MacMahon et ses nouveaux ministres. Des deux côtés de la Chambre on s'est servi d'un langage qui n'était rien moins que parlementaire. S'il fallait juger les débats du Parlement français d'après certaines séances, il serait difficile d'y trouver le bon goût et l'exquise politesse qui caractérisent le peuple français. Nous ne croyons pas que depuis les jours néfastes de la Révolution, aucune assemblée des représentants de la nation ait offert un tel exemple d'accusations passionnées, de personnalités et d'abus de langage.

Les radicaux se sont distingués par la violence et la brutalité de leurs attaques contre les conservateurs de toutes les nuances. Jamais ils ne s'étaient montrés aussi arrogants et acharnés contre les ennemis de leur chère république. Le citoyen Gambetta a fait voir une fois de plus ses tendances anti-religieuses et anti-sociales. Ce n'est qu'en tremblant qu'on se demande vers quel abîme se précipite la France, conduite par de tels hommes, qui se vantent d'avoir pour eux la majorité de la nation. Les élections, qui auront lieu en Octobre prochain, diront si oui ou non le président MacMahon a eu raison d'en appeler au peuple du verdict de la majorité radicale. Tant que le président a cru qu'au moyen de concessions plus ou moins raisonnables, il pouvait contenir la gauche, il l'a fait; mais du moment qu'il s'est aperçu qu'à chaque concession les radicaux devenaient plus intractables, il a frappé un grand coup qui a étonné même ceux qui connaissent l'énergie et la fermeté du maréchal. Tout le monde attend avec une extrême anxiété le résultat du suffrage universel d'où sortira le salut ou la perte de la France. Si les radicaux l'emportent, il faut

s'attendre à quelque révolution ou coup d'Etat qui modifiera profondément la constitution de la France. En attendant, le ministère se montre d'une grande sévérité contre les perturbateurs de l'ordre et les journaux qui attaquent l'administration. Nombre de préfets et de sous-préfets ont été révoqués et remplacés par des amis du régime conservateur. La liberté de la parole dans les assemblées publiques a été restreinte comme la liberté de la presse. Jusqu'ici il n'y a eu aucune tentative d'émeute ou de rébellion contre l'autorité. L'agitation commence à s'abattre, et il est probable que lorsque les élections auront lieu, la tranquillité sera rétablie au moins pour un temps.

Il a été bruit d'une alliance de la France avec l'Autriche et l'Angleterre contre l'Allemagne et la Russie, dans le cas où cette dernière occuperait Constantinople avec l'assentiment de Bismark. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point ces rumeurs sont fondées ; toutefois il est douteux que la France, qui se relève à peine de ses désastres, veuille entreprendre une lutte aussi gigantesque, surtout lorsque l'ordre est aussi profondément ébranlé à l'intérieur. Ce n'est peut-être qu'une rumeur lancée en vue des élections prochaines. Cependant on peut croire que l'Allemagne saisirait avec empressement l'occasion d'attaquer la France, et la tendre sollicitude qu'affecte le grand chancelier de l'empire allemand à l'égard des radicaux de France n'est pas certainement de bon augure pour MacMahon et son ministère.

* * *

L'Angleterre semble se préparer à la guerre. Après avoir fait voter un crédit de dix millions de louis sterling pour parer aux éventualités, le ministère vient de donner ordre à la flotte de se rendre dans la baie de Besika afin de suivre de près les péripéties de la guerre. On a lieu de croire que les commandants ont reçu des ordres particuliers, si les Russes tentent de s'emparer de Constantinople. L'opposition qui faisait au ministère une lutte acharnée afin d'empêcher l'Angleterre d'intervenir dans le conflit, a subitement changé de ton et a voté le crédit qu'on demandait aux chambres. Tout ceci semble indiquer que l'on croit peu maintenant aux protestations de la Russie, qui affirme n'avoir d'autre but dans sa campagne contre la Turquie que d'assurer le sort des populations chrétiennes de l'Orient.

* * *

Les fêtes du Vatican à l'occasion du cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de Pie IX, ont été les plus splendides que l'on ait vues à Rome pendant ce siècle. L'auguste prisonnier

n'a jamais reçu d'hommages aussi multipliés et aussi sincères que depuis qu'il est privé de tous ses biens. Les dons qui lui ont été offerts dépassent plusieurs millions. La reine Victoria a aussi envoyé à l'illustre vieillard des cadeaux précieux.

Tandis que tout le monde catholique acclame le souverain Pontife, on voit l'usurpateur Victor-Emmanuel plus détesté et méprisé que jamais. C'est à peine si l'on fait attention au roi d'Italie dans sa capitale même. Il a l'air d'y être aussi étranger qu'au premier jour de son usurpation.

* * *

La question d'Orient n'inspire plus le même intérêt, quoique les événements aient fait du progrès. Il est vrai que la guerre traîne pour ainsi dire en langueur. Il y a plus de deux mois que la lutte est engagée, et cependant il ne s'est pas livrée une seule bataille importante sur laquelle on ait eu des notions sûres. Le télégraphe semble une véritable conspiration contre la vérité. Il n'y a pas de dépêche qui n'ait été démentie quelque temps après, suivant la source d'où elle venait. Il n'y a que la marche des armées qui ait pu nous guider dans ce dédale de fausses nouvelles. Maintenant, il paraît clair que la campagne des Russes a complètement échoué en Arménie, tandis qu'en Europe les Turcs ont éprouvé de grands revers et constamment reculé devant les soldats du czar. Cependant, on peut dire que les troupes moscovites n'ont pas eu aussi bon marché des armées de la Porte qu'elles le croyaient d'abord. Le passage du Danube a longtemps retenu les Russes, et ils ne font que commencer leurs opérations dans la péninsule des Balkans. Il leur reste encore beaucoup de places fortes à prendre avant de pénétrer jusqu'à Constantinople, qu'ils ont l'intention d'occuper. Somme toute, les Turcs ont fait une belle défense, et ils ne succomberont dans la lutte que sous le nombre. Si l'Angleterre eût aidé la Turquie, la balance aurait peut-être penché en faveur de cette dernière.

La campagne ne saurait se prolonger indéfiniment, et la prochaine grande bataille livrée en Europe décidera du sort de l'empire ottoman.

On ne peut guère encore prévoir les complications qui surgiront avant le rétablissement de la paix. Il est sûr que l'Angleterre s'opposera à l'occupation permanente de la capitale de l'empire turc, mais si elle ne trouve pas d'allié, il lui faudra bien subir la loi du plus fort. Les Russes se montreront d'autant plus exigeants qu'ils ont dépensé plus d'argent et d'hommes dans cette guerre, entreprise dans des vues d'agrandissement, malgré toutes les protestations qu'on a pu faire.

P. H.